

Jean-Paul Damaggio

**Moissac a fêté
Slimane Azem
le peuple en chansons**

Editions La Brochure
82210 Angeville
<http://la-brochure.over-blog.com>
ISBN : 978-2-917154-50-2
Janvier 2010

« Qui veut aujourd'hui avoir un nom
doit d'abord se taire
et à cela je ne saurais me résigner »
Slimane Azem (poème 58)

Une couverture de disque avec Slimane et sa chéchia.



Sommaire

Première partie : Le peuple en chansons

Introduction p.5
Un concert à Garganvillar p.8
Moissac honore Slimane p.11
« Le paisible pêcheur » p.16
L'agriculteur intermittent p.19
Le café lieu social p.21
Le poète du peuple p.23
L'épouse Malika p.27
L'Algérie face aux Kabyles p.27
La religion p.30
Conclusion p.32

Deuxième partie : Dialogue imaginaire au cimetière p. 33

Troisième partie : Documents : p.42

- 1) Le journal *La Dépêche* à la mort du chanteur
 - 2) Slimane Azem disait...
 - 3) Slimane Azem, émigré ou exilé ? Amestan Malik Bellil
(*Algérie Actualité* 18/04/ 1995)
 - 4) Kabylie : Slimane Azem, Areski Metref,
Le Soir d'Algérie (1^{er} février 2005)
 - 5) Mauvais augure, Mohamed Saïd Ziad,
Algérie Actualité (1995)
 - 6) Toi qui es perspicace, par Slimane Azem avec traduction
en occitan par N. Sabatié et A. Calvet
 - 7) Si Mohand Saint ou Martyr ? Amestan Malik Bellil
(*Algérie Actualité*, 1995)
 - 8) L'hommage au cimetière de Moissac
- Page suivante : photos pour l'inauguration du jardin Slimane Azem



Introduction

*« Avant de dire une parole
Je la passe d'abord au crible
Pour qu'elle apparaisse pure comme l'huile. »*
Poème 25

Le chanteur kabyle Slimane Azem (1918-1983) appartient à une communauté qui défend régulièrement sa mémoire comme elle défend globalement sa culture. Que puis-je ajouter aux efforts déjà réalisés, moi qui ne connais pas le kabyle ? N'est-il pas trop prétentieux de vouloir écrire sur un tel sujet ?

Pour la présentation du film concernant l'artiste, le journal du cinéma toulousain **Utopia** notait que « malgré son talent il ne put jamais franchir la barrière communautaire » or de cette injuste prison, je veux ouvrir la porte. Si, par ces lignes, je pouvais permet-tre à quelques personnes, et tout d'abord à celles de son département d'adoption, d'en savoir un peu plus sur ce poète hors norme, j'aurais eu le plaisir d'apporter ma pierre à l'édifice le concernant. Même si comme vous allez le constater, il fut un édifice à lui tout seul !

En tant qu'homme du peuple et poète, l'intervention de Slimane Azem touche à l'universel artistique. Il mérite d'appartenir à tous, et avec une telle idée, la France sera alors regardée d'un autre œil. S'il fut Algérien, Slimane vécut beaucoup en France avec sa famille. Il témoigne, au fil des ans, des réalités de l'immigration algérienne, après avoir témoigné de la vie coloniale et de la décolonisation.

Son parcours rend compte de réalités simples, populaires, qui, en conséquence, n'entrent pas dans les classements ordinaires. Pour un Algérien d'une Algérie d'avant les Arabes par sa berbérité, [ce qui donna en France le mot barbare], en ce pays du Maghreb (de son temps on disait Afrique du Nord), être kabyle c'est défendre une langue, une culture prise entre deux feux, le monde arabe et le monde européen. Pour éviter la langue arabe, beaucoup de Kabyles choisirent la langue française, et comme il s'agissait de régions pauvres, la connaissance de cette langue facilita ensuite une vaste immigration (dès le début du XX^{ème} siècle et même un peu avant).

Certains appelleront cette situation « la complexité algérienne ». Mais alors que dire de la France avec ses Basques, Alsaciens, Bretons, Corses, Occitans et Ch'tis devenus à la mode... grâce à des immigrés algériens ? Le mythe de l'unité des pays n'est pas de nature à simplifier la réflexion puisqu'il la dénature.

Telle est donc la première réalité à comprendre : Slimane Azem sera disque d'or de la chanson en utilisant presque uniquement le kabyle... en France ! Sur la fin de sa vie, il passa à la langue française pour de toucher la nouvelle génération, preuve qu'il était conscient de la difficulté dans laquelle il se plaçait avec le kabyle. Si en matière de chanson, la mélodie peut se suffire à elle-même, chez un chanteur à texte comme Slimane c'était un peu gênant.

En conséquence, un Français qui veut découvrir l'artiste se doit de passer par le livre de **Youssef Nacib, Slimane Azem, le poète** publié chez Publisud en l'an 2001. Il fallut donc attendre presque 20 ans après sa mort pour satisfaire l'annonce du journaliste de **La Dépêche** en date du 1^{er} février 1983 : « Son œuvre sera éditée dans une traduction française pour nous faire mieux connaître un poète que certains Moissagais côtoyaient comme un aimable voisin ou un paisible pêcheur à la ligne, rêveur et « ruminant » au bord de l'eau sa prochaine mélodie ». Les deux articles qui, dans le journal local, seront consacrés à l'artiste nous serviront de fil conducteur dans ce voyage.

Le livre de Youssef Nacib, à la taille du poète, passe les 700 pages et a donc un inconvénient pour le simple citoyen, il coûte 40 euros. Cependant, il a déjà prouvé son immense avantage : inciter un réalisateur de cinéma comme **Rachid Mérabet**, à bâtir peu après sa publication un beau documentaire plus facilement accessible que le livre.

C'est donc dans ce riche contexte que j'apporte le fruit de mes recherches.

La preuve par un concert à Garganvillar

La preuve que Slimane Azem peut appartenir à tous a été administrée dans un village du Tarn-et-Garonne par un beau concert.

Le lieu, Garganvillar. L'association qui organise : **un certain bout du monde**. Sur scène **Origines Contrôlées**. Les chansons de l'immigration algérienne emballent le public même si la vedette est décédée depuis 1983 avec sa tombe à une dizaine de kilomètres de là. En ce 6 juin 2008, Slimane, s'il avait été là, aurait ouvert de grands yeux. Comment un public aussi divers peut-il vibrer à sa musique, à ses mélodies ? Pourtant, cheveux blancs et noirs, peaux blondes et sombres, tout le monde danse. Sur des paroles en kabyle ! Les artistes ont su porter toute une culture, celle de la grande famille des chanteurs kabyles d'Aït Menguellet à Idir en passant par l'inévitable **Matoub Lounès**.

En 1992, pour la première fois, j'ai entendu parler de Aït Menguellet dans un journal algérien, sous la plume d'un journaliste qui, comme tant d'autres, trouvera ensuite refuge en France : **S.A.S.** (le 14 août 1993 il publie dans **Algérie Actualité** un texte à la gloire de M'Hand U'M'Hand autrement dit Si Mohand) Il racontait un stade plein, 10 000 personnes pour un concert dont les recettes devaient venir en aide aux habitants pour améliorer l'accès à l'eau. Depuis, à suivre ce filon, je retrouve à chaque pas le peuple en chansons.

Et **Mouss et Akim**, les deux chanteurs du groupe **Origines Contrôlées**, ne diront pas autre chose : Slimane Azem était le chanteur que leurs parents écoutaient sans cesse. Le père maçon leur avait appris un proverbe : *ou vous travaillez à l'école ou ça sera la pelle et la pioche pour vous !* Finalement, ils chantent le peuple debout, le peuple cultivé même s'il est illettré.

Slimane Azem, cet homme à l'histoire tourmen-tée, deviendra à un moment propriétaire d'un café à Paris où il chantera pour les siens, pour sa grande famille et le café c'est le peuple. Grâce au café (comme d'autres qui bénéficièrent du café-concert), il peut atteindre un public plus large, toujours plus large jusqu'à la scène de l'Olympia. A Garganvillar, le concert avait lieu dans un ancien café et le public aura droit à deux chansons de Slimane : *Le bœuf* et *La carte de résidence*. La première est une fable de cet admirateur de **La Fontaine**. Car ainsi vont les cultures : dans un magnifique village de Kabylie un gamin, à l'école coloniale, s'enthousiasme pour le fabuliste français, et se sert de ce savoir pour broder sur sa culture populaire qu'il transporte en France !

Les deux chanteurs d'aujourd'hui le répètent partout : quand ils chantent ce répertoire ils chantent une part de la France qui

n'a jamais été seulement de langue française. Et si le kabyle s'ajoute au breton et à l'occitan (Idir a beaucoup chanté avec **Alan Stivell**), vive la France.

Et le peuple, on le retrouve par l'inspiration de l'artiste qui écrit souvent suite à un bon mot d'un de ses amis. Il portera toujours avec lui son Algérie qu'il chante sans cesse, mais il chante de France, et la plupart des immigrés qui s'identifient à lui, qui se retrouvent en lui, sont en France et Français.

Dans ce village de France où le public danse au son de l'accordéon comme au son de la derbouka ce n'est pas une agence touristique qui propose un détour folklorique. C'est la vie d'aujourd'hui, la fête forte des rythmes de partout. Mouss aime le répéter : le bal musette dont Garganvillar est un haut lieu, n'est que la rencontre entre une musique populaire d'Auvergne et des accordéonistes italiens. Cette identité de la France enfermée dans un public « troisième âge historique » est, elle aussi, un croisement. Ne disons pas un mélange car quand on mélange on se perd et le peuple n'a pas à se perdre. Le mélange c'est la culture coca (light ou pas) : forme bien connue de cocalisation, c'est le poulet pour tous, forme achevée de la gastronomie perdue. Le peuple de partout avait auparavant sa gastronomie, même si comme pour le jeune Slimane elle était surtout faite seulement de figues ou d'orge.

(Le journal d'Utopia présente le film de Rachid Mèrabet)



Lundi 26 Mai dès 20h30 à Tournefeuille : projection du film *Slimane Azem, une légende de l'exil* et rencontre avec Rachid Mèrabet, réalisateur. Pour cette soirée spéciale, tarif unique : 3,50€ (achetez vos places à partir du Mardi 20 Mai)

SLIMANE AZEM, UNE LÉGENDE DE L'EXIL

Rachid Mèrabet, France, 2005, 52mn, Vidéo

Slimane Azem, chanteur de la culture kabylie, fut sans doute le chanteur le plus populaire au sein de la communauté algérienne immigrée en France. Son œuvre s'est surtout exprimée en France, pays de son exil. Il fut le premier artiste originaire d'Afrique du Nord à obtenir un disque d'or. Son répertoire, ancré dans le vécu de l'immigration et de l'exil, a toujours tenté de réunir les deux rives de la Méditerranée. Malgré son talent, il ne put jamais franchir la barrière communautaire. Il est mort en 1983 à Moissac, sa terre d'adoption.

20 ans après sa disparition, ce documentaire souhaite lui rendre l'hommage qu'il mérite en faisant la part belle aux témoignages de ceux qui l'ont écouté, qui l'ont aimé, de ceux que ses chansons ont touché et qui se sont retrouvés dans ses textes...

Moissac honnore

Slimane Azem

Parmi les festivités qui se déroulèrent à Moissac entre le 31 octobre et le 2 novembre 2008, ville où vécut le chanteur kabyle de 1963 à son décès en 1983, un débat fut animé par **Salah Amokrane** du *Tactikollectif*. Beaucoup de témoignages, beaucoup d'émotions et quelques rappels.

Naïma Yahi, jeune historienne, a eu la lourde charge de lancer des interventions qui surent aller à l'essentiel tout en restant brèves. En tant que chercheuse autour du patrimoine culturel de l'immigration et en particulier celle de Kabylie, elle a eu l'occasion de croiser l'œuvre du chanteur. Elle va donner les repères essentiels de sa vie et retenir surtout que cette œuvre du poète « participe à l'histoire générale des idées ».

Un Algérien a fait le voyage et c'est aussi très important vu l'histoire mouvementée entre Slimane et son pays. Il s'agit d'un journaliste, directeur du festival algérien de musique Chââbi, **Abdelkader Bendameche**. Il veut livrer un modeste témoignage qui fait référence à l'époque où, chanteur, il reprit

plusieurs chansons de Slimane sans comprendre les paroles, et pour un public qui ne les comprenait pas. C'est dire la force des mélodies. Il reconnaît que cet artiste était un grand communicateur doué pour la création, qui mérite par son usage de l'allégorie et de la fable toute notre reconnaissance. Il aurait 90 ans aujourd'hui et il est temps de lui rendre l'hommage mérité.

M. Bendameche aura ensuite à répondre à la question de la place de Slimane dans l'officialité algérienne. C'est vrai, il n'y avait pas de personnalité officielle de son pays pour l'hommage. Bien que cadre supérieur de l'Etat lui était là, à titre personnel, mais comment ne pas remarquer qu'à la date du Premier Novembre il était en principe difficile, en particulier au maire du village natal de Slimane, de se déplacer ? Il suffit de regarder en ce moment la télé algérienne pour se souvenir que c'est l'heure des commémorations du début de la révolution algérienne (1^{er} novembre 1954).

Il est incontestable, même s'il y a quelques évolutions positives, que le statut de la langue et de la culture kabyle, comme en ont témoigné deux personnes, reste fragile en Algérie.

Le journaliste **Rabah Mezouane** ouvrira la longue liste des témoignages directs, lui qui est arrivé en 1976 en France. Natif de Tizi-Ouzou, il se souvient d'abord du quart d'heure kabyle de l'émission Radio-Paris, qui était alors attendu autour de lui avec

impatience, avec comme idole incontestée, Slimane Azem. Il était le chanteur qu'on pouvait écouter en famille (d'autres pour cause de décence n'avaient pas un public si large). Ce point est très important dans l'approche d'un répertoire que Slimane veut à la fois populaire et artistique. Qu'est-ce que le populaire ? L'oral, la fable et le quotidien. Slimane par une mémoire précise et un génie propre puise dans la littérature orale propre aux langues tenues à l'écart de l'officialité. Il rejoint donc aussitôt la fable et Rabah ajoutera ce trait important : «on l'écoutait comme on lit un journal». Slimane était en France, Rabah en Algérie mais les chansons parlaient exactement de la vie au pays comme elles parlaient de la vie de l'immigré. De plus, il s'agissait, par une lecture au second degré, de trouver la trace du chanteur engagé. Dans *La grenouille* c'était **Ben Bella**.

Dernière note que Rabah rapporte du contact direct avec Slimane : « c'est un homme qui a beaucoup souffert ». En tant que musicien il note la modernité de ses compositions et de ses sons avec parfois des airs tziganes.

Mouss, pour le groupe *Origines contrôlées*, rappellera son témoignage donné déjà à Garganvillar sur la fonction du poète dans sa famille. « On en a mangé grave, dit-il, et on ne comprenait pas les mots » mais il se souvient que, par la voix de Slimane, son père, ouvrier exilé, pouvait prendre la parole et c'est toute la fonction qu'il attribue à son art : « aider les gens à vivre donc aider les gens à avancer ». Son père était dans la salle et finalement Mouss aura dit exactement ce que va indiquer, en

une phrase, le frère de Slimane : « Je remercie tout le monde réuni ici pour honorer la mémoire de mon frère ». Oui, il s'agissait de reconstruction d'une mémoire qui fait actualité.

Un natif du village natal de Slimane rappellera toute la place de l'amazigh dans l'œuvre de Slimane, le rôle de la femme et des valeurs véhiculées comme l'ouverture, la tolérance et la fierté. Il sait qu'avec la salle il sera possible de partager des trésors de témoignages. Lui en cite deux : monter un piège pour attraper les oiseaux en Kabylie, et les longues discussions en France lorsqu'il rapportait à Slimane des nouvelles du pays.

Le public très nombreux aura largement la parole et en particulier la famille. Mais je reste sur ma faim quant à la question relancée par Naïma Yahi : quel Moissagais était-il ? Le maire, **Jean-Paul Nunzi** interviendra sans rien apporter sur ce point, se félicitant simplement du succès de la journée et de l'apport qu'elle peut représenter en tant que passerelle entre « la communauté marocaine » présente dans la ville et les autres Moissagais. J'ai mis des guillemets au terme de communauté marocaine employé par le maire, car le fait d'être Marocain n'implique en rien une communauté, et, par ailleurs, la distance est grande entre Tizi-Ouzou et Rabat, même si la langue berbère va des pays à l'autre.

Une expo de quelques documents prêtés par la famille et installés dans la bibliothèque, apporta quelques éléments supplémentaires comme des photos par exemple et surtout celle

du merveilleux village où naquit Slimane : Agwni g-geyran pour l'écrire en kabyle.

La question de l'inspiration de Slimane a été très bien débattu avec ses trois étages : l'enfant paysan qui observe et aime la nature, le petite écolier qui a connu La Fontaine, et La Fontaine apportant au fabuliste grec Esope son génie propre comme Slimane apportera son génie à l'œuvre de Si Mohand, la vedette kabyle par excellence (on l'écrit aussi Si Muhend ou Mohend U Mohend pour Mohan u Mohan). Avec toujours en toile de fond un point évoqué au départ : l'oralité, question que l'on retrouve dans les variantes propres à plusieurs œuvres du poète.

Une idée de jumelage entre Moissac et Agouni Gueghrane, l'incroyable village natal par sa position au pied d'un immense rocher qui se dresse au sommet d'une montagne, a été proposée car comme l'indiqua en conclusion Salah, il ne s'agira pas d'en rester à ce week-end d'hommage mais il faudra continuer.

Puis une nièce de Slimane, Malika, présenta un écrit de son fils David (si j'ai bien compris) qui avait 10 ans au moment du décès de l'oncle Slimane et qui a su rendre, en un beau texte poétique, toute la vie du chanteur. La poésie est encore vivante.

« Le paisible pêcheur »

*Si tu me crois je te dirai
Qu'une chèvre m'a parlé
Oh ! si tu avais été là
Quand elle m'appela
Elle me toisa et cria
Et du regard m'informa*

Poème 141

Les quelques lignes du journaliste de **La Dépêche** nous permettent d'évoquer tout d'abord l'homme, « l'aimable voisin ou le paisible pêcheur ». Il est décédé à Moissac, Tarn-et-Garonne, d'un cancer au larynx à l'âge de 64 ans. Sa tombe dans le cimetière de la ville témoigne de son ultime présence, et cette présence fut celle d'un homme du peuple.

Dans le film de Rachid Méribet, un témoin indique qu'à un moment de sa vie, il partait greffer les oliviers avec un carnet dans sa poche et quand une idée de mélodie ou de poème lui venait aussitôt, il le notait. L'art de cet homme naît à la fois d'une culture poétique symbolisée par le poète **Mohand U**

Mohand et par son activité quotidienne de pêcheur, d'agriculteur, ou par les conversations.

En conséquence, il peut parler directement au peuple. Pour ses premières prises de vues, Rachid Mérabet est allé interroger une marchande sur le marché Victor Hugo à Toulouse, et même au début des années 2000 l'émotion, chez cette femme était si forte, au seul nom de Slimane Azem, que le réalisateur ne pourra retenir qu'un bref passage de leur rencontre, les autres éléments étant trop épidermiques.

Ce côté paisible de simple citoyen fait contraste avec la somme des soucis que portent les épaules du poète. S'il garde un style calme quand il rappelle qu'il a parlé avec une chèvre, il n'en demeure pas moins qu'il exprime aussitôt un souci : on ne veut pas le croire. Pas une seule fois, un moment doux et agréable n'est mentionné sans qu'il soit fait référence aux épreuves dont est abreuvé Slimane. Il n'use pas de la colère, peut-être par soumission au destin.

Un des poèmes cruciaux s'appelle *Je voudrais te dire* où un fils discute avec sa mère qui lui dit tout le mal qu'elle pense de l'épouse qu'il s'est choisi. Quel calme et pourtant, quel drame ! Il suffit de donner la conclusion où comme dans les autres strophes deux vers sont pour la mère et deux pour le fils :

« Rappelle-toi Mohand mon fils
Que le diable a juré notre perte

Alors que Dieu le maudisse
Puisqu'il pervertit la raison »

Slimane va à la pêche comme le veut la tradition mais pendant qu'il pêche, il voudrait tant que la tradition continue en évoluant. En son intimité, il est totalement partagé. D'un côté la Kabylie représentée par sa mère et sa tradition, de l'autre la France représentée par sa femme et toute l'évolution des mœurs. Voici le début du poème 143.

« Voyons Mohand mon fils
Je pensais que tu m'obéirais.
Mais maman ce serait honteux
Que tu ruines mon foyer »

Par la pêche, Slimane retrouve le côté si vital pour lui, avec la nature, avec la nature sauvage qui inspire tant les fabulistes. Avec Slimane nous aurons droit au chant des perdrix, des hirondelles, et à ce rêve des humains de pouvoir dialoguer avec les animaux sauvages. Les poissons sont reposants car muets et incapables de « cet envol vers les nues » auquel aspire le cœur du poète.

Il ne faut pas confondre cette nature sauvage avec la nature organisée par l'agriculteur, qui, si elle n'échappe pas aux lois ordinaires de la nature, est tout autant marquée par la main humaine. Le modèle c'est la main qui greffe : sur le corps d'un

olivier faire pousser par une greffe un autre olivier. J'ai connu un émigré italien fier d'avoir pu greffer sur une prunier quatre variétés de prunes afin que l'arbre alimente la famille tout au long de l'été ! Côté animaux, les brebis font place aux oiseaux. Mais retrouvons donc l'agriculteur.

L'agriculteur intermittent

« J'ai fait toute chose de mon mieux
Mais l'équité d'antan n'est plus
Partout je suis précédé
Et leurré par les trafiquants de métier
Qui ont pris le grain que j'ai battu
Pour ne me laisser que l'ivraie »

Poème 61

Slimane Azem racontant sa fin de vie indique :

« Je vis donc, six mois d'agriculture pendant lesquels je veille sur mes plants de tomates, et mes poiriers, prenant soin de mes figuiers et de mes oliviers ; en même temps je prépare une dizaine de chansons, parfois moins, quand l'année agricole est difficile. »

Son œuvre est largement agricole et en réponse à un Québécois qui se félicitait du passage du film « Slimane Azem une légende de l'exil » à Montréal, j'ai envie de dire qu'elle est agricole comme est agricole l'œuvre de **Gilles Vigneault**.

Tout commence par les labours mais l'essentiel appartient aux récoltes.

Tout tient d'abord dans les champs d'oliviers où l'on retrouve des brebis et des olives bien sûr : « c'étaient des femmes kabyles qui en s'accompagnant de youyous et de mélodies ramassaient les olives. »

On constate ainsi comment, du chant paysan, on passe au chant général.

D'autres fruits ne manquent pas à l'appel : cerises, pêches, grenades, oranges, citrons et... les figues.

Les figues méritent une place à part, les figues qui sèchent ou qui commencent à éclater et dont l'arbre, tout comme l'olivier, est le témoin de nos vies jusqu'à la fin des temps.

« Je me revis labourant la plaine

Et me nourrissant de galette et figues sèches. »

Le paysan est celui qui nourrit et qui par conséquent assure la vie.

A Moissac, où il fait venir des plants d'oliviers et de figuiers de son village, Slimane est donc à la fois paysan, et chercheur de poèmes et de chansons. Il accomplit les deux tâches d'un même mouvement.

« Dissimulée sous une feuille

Et gonflée prête à éclater

Une figue énorme »

Youssef Nacib écrit : « Les réflexes de paysans reprennent le dessus : il plante, taille, greffe et, en quelques années, se

retrouve avec un superbe verger qui sera sa fierté lorsqu'il le fera découvrir à ses visiteurs. Cheikh Noureddine est souvent de ceux-là. Medjber aussi qui l'a vu à Moissac et témoigne : « Il revoyait le pays en regardant ses arbres. » »

Le café lieu social

« *Dialecte kabyle ou dialecte chaoui*
Son nom est langue amazigh
Que nous nous devons d'enseigner. »

Poème 4

« Le film « Madame encore à boire » fut réalisé à Moissac », indique le journaliste de **la Dépêche**. Il s'agit de ce qu'on appelait à l'époque un *scopitone* et qu'on appellerait aujourd'hui un *clip*.

Le café jouait encore un rôle social tué par la télévision. Si en 1945, Slimane Azem n'avait pas ouvert son café comme caisse de résonance, il n'aurait jamais pu « percer ». Mais le café entraînait quelques conséquences : la faible présence des femmes et l'incitation à boire.

Le café, un lieu où s'échangeaient les nouvelles. Souvent, dans les villages, il y en avait deux, un pour les gens de droite et un pour les gens de gauche car le café c'était aussi un lieu politique. Les sportifs y jouaient un grand rôle et parfois le billard avec. Le café c'était comme une société en soi.

Cette chanson « Madame encore à boire » dont on voit un extrait dans le film de Rachid Méribet, contient un passage très émouvant où pour une fois, il parle de sa femme :

« Madame encore un verre
Pour oublier les soucis de mon père et de mon beau-père
Complices pour détruire mon foyer
Ils ont combiné leurs affaires
Chacun à sa manière
Pour abattre sur moi les ténèbres
Ils m'ont jeté dans un bourbier
Me recouvrant de boue
Tout ça à cause de ma femme »

Chez Slimane comme chez beaucoup de gens on constate que l'alcool sert à noyer des chagrins familiaux, les chagrins les plus terribles. Encore une fois sa sincérité est son signe d'humanité et même s'il n'est pas convenu de boire, comme le lui indique Hamid, chacun est amené à comprendre que la douleur a besoin de « médicaments ».

Tout, dans la vie du poète en fait donc un marginal, un écartelé, un angoissé.

Mais poète ça veut dire quoi ? C'est sur ce titre de poète que Youssef Nacib a braqué son projecteur, dès le titre du livre.

« Cette vie est trompeuse
Pleine elle est de ruse
Et changeante depuis toujours

Nous voyions s'amplifier de vaines paroles
Et nous nous traînons
Nous tenant par la main tels des simplets
Si nous comprenions les oiseaux
Qui chantent dans les arbres
Nous saurions qu'eux sont encore sages. »

Le poète du peuple

Qu'est-ce que l'art ?
«Celui qui cherche à lire
Doit réfléchir et dire
Le sens qu'expriment les chanteurs
L'un dit ce qui est juste
Très clairement
Et ses paroles sont comme des balles
L'autre pense que c'est badinage
Il ne sait pourquoi
Il parle de ce qu'il ignore. »

Poème 21

Il écrit « des poèmes de l'âme kabyle » indique le journaliste de **La Dépêche**. Oui, des poèmes mais comme l'indique son « art poétique » il se démarque de l'art de complaisance, de l'art de courtoisie. « Les poèmes sont comme des édifices ». Par exemple il célèbre les aïeux ainsi :

« Quand ils faisaient une promesse
Ils n'avaient pas besoin de témoins

Et encore moins de contrats écrits
Ils ne flattaient ni ne trahissaient
Ils ne vendaient pas par millions
Et ils se brisaient plutôt que de se coucher »

Cette présentation rappelle étrangement les mœurs paysannes qui existaient en France au même moment. Si au début de sa carrière Slimane joue la carte de la frivolité très vite dire poésie c'est dire engagement. « L'art est noble de tout temps. »

Parmi les écartèlements du poète nous trouvons son extrême sensibilité à l'actualité donc à l'éphémère qui affronte son lien à la tradition donc à la continuité. Comme pour la géographie qui le fait membre de deux pays en même temps, Slimane est de deux temporalités en même temps.

En conséquence il utilisera souvent le dialogue dans ses poèmes comme dans celui déjà cité, *Je voudrais te dire* où discutent la mère et son fils, le poète Mohan (deux vers chacun) :

« Si tu étais conscient mon fils
Tu saurais que je veux ton bien
Si celle-ci s'en va maman
Je te ferai aussi mes adieux

Alors je prendrai mon mal en patience
Et si Dieu veut les épreuves cesseront
Cela vaut mieux maman

Demande donc à Dieu pardon

Toi aussi pardonne-moi mon fils

La vie est ainsi depuis toujours

Quoi qu'il en soit une belle-mère

Est toujours jalouse de sa bru »

La tradition kabyle a le travers de tant d'autres traditions....

L'épouse Malika

« Autour de son épouse Malika, de son frère Ouali (ancien député de Tizi-Ouzou)... » indique le journaliste de ***La Dépêche***.

Sur la tombe il y a une partie réservée à la famille Hedline mais sans la moindre inscription. Au cours des festivités de Moissac, j'attendais quelques mots au sujet de l'épouse, mais rien.

C'est seulement après les débats, les conversations allant bon train que j'ai entendu trois dames discutant dans un coin. « Et l'épouse de Slimane, personne n'en parle, est-elle décédée ? » demande l'une. « Oui », répond l'autre. Je me mêle alors à la conversation : « Sur la tombe, le nom de sa femme s'y trouve, mais pas la date du décès. Est-elle décédée à Moissac ? » « Oui » me confirme la dame.

Pourquoi consacrer deux pages à la question ?

Youssef Nacib fera allusion au mariage de Slimane et aux questions qui s'en suivent. C'est Ouali son frère maire du village natal qui « officialise l'union en février 1957 et ce en l'absence des mariés installés en France. » Il n'était pas pensable que Slimane puisse rester célibataire et même si son épouse ne

suscite pas l'enthousiasme dans la famille il fallait officialiser leur union. Lucienne Hedline (Nacib indique Hidline) alias Malika est de nationalité française (Areski Metref dira plutôt Jacqueline !). Même si Nouredine l'a bien connue à Moissac, Nacib ne peut ni confirmer ni infirmer l'information d'un militaire français présent dans le village en même temps que le couple Azem, et qui en fait une Tunisienne.

Le témoignage d'une sœur de Slimane indique que le père de Malika était arabe et la mère française.

Après le mariage le couple tente de s'installer au village mais Malika supporte mal cette vie. D'autant que, fait grave dans ce milieu, le couple n'a pas d'enfant. On peut supposer que c'est la femme qui fut aussitôt accusée de stérilité.

Pour tenter de convaincre la famille de rester en Algérie, Ouali le frère aîné de Slimane, fera venir au village la mère de Malika mais cette présence ne change pas la situation : le retour en France pour ce couple mixte peu conforme aux traditions devient un impératif... et le poète deviendra plus encore un poète.

Même sur ce point le chanteur kabyle est un homme hors norme et il serait très utile de poursuivre cette étude pour mieux comprendre Slimane qui reste ferme face à son père, sa mère et toute sa famille.

L'Algérie face aux Kabyles

« Quant à celui qui ignore ses origines
Tu peux le mener à l'étable
Et lui servir du fourrage » Poème 2

« La censure qu'impose la presse et la radio algérienne sur son œuvre. » indique le journaliste de *La Dépêche*.

Le Slimane censuré est surtout le défenseur de la culture kabyle mais comme pour Si Mohand, son art est soumis aux circonstances historiques qui touchent à son pays. Pour compliquer sa situation, son frère Ouali sera conduit à soutenir la France tandis que lui chante le nationalisme (sauf dans une chanson où il se plie aux ordres des autorités occupantes). L'effet des événements le poursuivent même après sa mort. En 2001, une nouvelle révolte en Kabylie coïncide avec la sortie du livre de Nacib, dont nous vivons les heureuses conséquences (le film et les débats de Moissac). C'est évident, la présence de la culture kabyle est liée à l'actualité sociale. Il s'agit d'une culture politique de fait, dans une Algérie dont les autorités refusent la prise en compte de la pluralité nationale.

En conséquence, la vie comme la postérité de Slimane est marquée du sceau de la lutte, lutte qui s'intensifie avec l'indépendance algérienne qui aurait dû, au contraire, apporter son lot de reconnaissance.

L'interdiction officielle de Slimane dans son pays qui prend prétexte d'un soutien que Slimane aurait apporté aux Israéliens en 1967 (aucune preuve n'existe) est contournée par la circulation de cassettes sous le manteau, ce qui fait qu'il peut continuer à rencontrer son public un peu comme on déguste un interdit.

Certains ne veulent pas différencier l'immigré et l'exilé or concrètement les deux statuts entraînent des émotions différentes. Slimane souffre spécifique-ment du fait qu'il n'a pas le droit de mettre un pied dans son pays alors qu'il pouvait le faire naturelle-ment avant 1962. La nostalgie devient plus forte puisqu'à l'éloignement de l'immigré s'ajoute l'enfer-mement dans l'exil français. Avouons qu'avec le cas de cet artiste nous sommes loin des manichéismes ! La France qui serait le « mal » (pour les défenseurs de l'indépendance algérienne) permet pourtant à Slimane d'exister, lui qui veut tant être au pays du « bien » sa chère terre natale.

Il dit à son pays :

« Même si moi j'habite ailleurs
toi tu habites dans mon cœur. »

Cette situation a beaucoup évolué depuis la mort du poète même si tout n'est pas rose pour le kabyle en Algérie. Le film a été présenté en 2006 au festival de Tlemcen en présence de toutes les autorités (mais ce n'était pas en Kabylie!). Le réalisateur a surtout retenu de la situation, le sens de la débrouille de jeunes cinéastes qui n'ont rien mais font preuve d'un génie surprenant.

A la parution dans la version en arabe de « Slimane Azem le poète », de Youssef Nacib, un critique algérien indiquera, dès les premières lignes, la position globale du chanteur. Sous le titre : « Quand le sage cisèle la rime » on peut lire :

« L'ouvrage de Youssef Nacib ***Slimane Azem le poète*** est publié dans la version arabe. Il s'agit d'une étude biographique et d'analyse de textes du poète et chanteur d'expression kabyle Slimane Azem, dont le parcours est marqué par le bannissement.

Quant à l'œuvre, elle est jugée en partie subversive par les autorités coloniales durant la guerre de Libération nationale. Les responsables politiques de l'Algérie indépendante l'ont frappée dans son ensemble d'interdit. « En somme, écrit Youcef Nacib, pendant trois décennies, soit de 1954 à 1983, Slimane affronte d'abord l'autorité coloniale qui interdit ses chansons patriotiques et le suspectent de nationalisme pendant la guerre de libération et ensuite les gouvernants de son pays et les bureaucrates dociles de 1962 à sa mort. Les premiers le tiennent

pour un subversif qui cache son jeu (...), les seconds le rejettent et jettent sur lui l'anathème du silence » (p.53). »

Ce pays est cependant avant tout son village. Il dit à l'hirondelle qui doit faire le tour du pays :

« Tu te retrouveras à Agouni Gueghrane

Où tu visiteras ma maison

Et, saluant tous les amis,

Tu y passeras bien une nuit »

La religion

*« Quand je dis la vérité
je ne crains rien devant Dieu »*

Poème 33

*« J'implore Dieu le Seigneur
Pour que guérisse mon mal
Et que s'achève l'exil. »*

Poème 5

Dans les deux articles de ***La Dépêche*** on note, sur la question de la religion, un écart entre les deux conclusions : « Ses obsèques furent précédées d'une prière à son domicile dimanche soir. »

Cette information infirme celle de la veille : « Ses obsèques civiles auront lieu ce matin, à 9 h 30, au cimetière de Moissac ».

On retrouve là le double rapport à la religion tel que Slimane le chante. Il ne cesse de clamer son respect pour Le Coran.

« Aussi au soir de ta vie
Te sera utile la prière
Qui te délivreras de tes peines »

Il s'agit d'une religion consolatrice (la vie est fugace et Dieu éternel) et d'une religion guide.

« Puis crois en Dieu l'Unique

Sur lui bénédictions et paix

A lui fut révélé le Coran

Qui a prévu toute chose

Et montré le chemin du Paradis »

Mais cette attitude n'exclut pas l'autre face du réel, quand la vie devient plus forte que la religion, quand la présence de l'injustice fait douter du divin et quand le chemin fixé est perdu de vue. Le rapport « divin » au vin devient emblématique du difficile rapport à Dieu.

«J'adore consommer du vin

Oubliant droits et devoirs

Et délaissant ma religion

Je vois ma santé dépérir

Et ma pauvre tête blanchir

Seigneur viens à mon secours »

On ressent chez Slimane un grand sens de la tolérance quand il accepte de mettre sur le même plan le croyant et le mécréant :

« Prends le chemin de ton choix

Et sois pieux ou mécréant

Le bien et le mal

Ont chacun leurs signes

Homme ou femme

Enfant ou vieillard

Quand survient la mort

Toutes leurs actions émergent »

De plus il n'écarte pas les marabouts de son chemin, cette religion de saints locaux d'avant l'islam et que l'islam récupère parfois.

« O saint Abderrahmane
Au pouvoir démesuré
Ramène de grâce l'exilé au foyer »

Conclusion

La mémoire ne se construit pas toute seule. La mémoire n'existe pas de fait, elle est un travail sur l'histoire qui démontre que Slimane ne fut pas un traître à l'Algérie mais un opposant à un système, qui démontre qu'un cas individuel peut entrer dans l'histoire pour témoigner d'un phénomène collectif. Plus que jamais, ce monumental face à face entre la France et l'Algérie nous entraîne dans une guerre moins cruelle que les précédentes, mais une guerre tout de même, une guerre des mémoires.

Ces quelques pages que j'avais rêvé d'élargir à d'autres témoignages sont une étape dans cette guerre décisive pour les deux pays et, au-delà, pour tous ceux qui se battent pour la liberté, l'égalité et la fraternité. Avec d'autres, Slimane nous apprend en fait la lucidité de l'échec propre à l'histoire de la gauche aussi concluons avec lui :

« Pour nous les règles du jeu sont brouillées

Car cette génération nous dépasse
Si tu parviens à passer devant
Elle te rejettera en arrière
Et ceux-là même dont tu as pris soin
Te causeront maints tracass

Reste à plaindre l'homme noble
Dont les belles normes sont oubliées
Il est pareil au figuier du bord des routes
Dont les passants mangent les fruits
Voici le lapin devenu chasseur
Et partout le faucon est capturé »

Deuxième partie

Dialogue imaginaire au cimetière

Une coïncidence a voulu qu'à quelques jours d'intervalle, un de mes parents, immigré italien, ait été enterré près de la tombe de Slimane Azem. Je me suis alors permis d'imaginer un dialogue post-mortem entre les deux hommes. Un simple jeu littéraire qui fait que je ne garantis en rien l'authenticité des propos rapportés.

Slimane : Parce que tu viens des montagnes ?

Attilio : Le mot phare chez nous c'était *Paganella* !

Slimane : Et nous *Djurdjura*.

Attilio : Notre dialogue serait peut-être un dialogue entre deux montagnes.

Slimane : Ce jeu me plaît assez !

Attilio : L'art du chant serait-il celui de l'écho si beau dans nos vallées ?

Slimane : J'imagine que les plaines ont aussi un peuple qui chante autant que nous.

Attilio : Oui, la plaine du Pô a ses accordéonistes, surtout à *Stardella* !

Slimane : La plainte du pot ? Elle doit être triste ?

Attilio : Tu es sourd comme un pot ? La PLAINE du Pô.

Slimane : Te fâches pas. Je connais mal les plaines, et il y a tant les plaintes ! Les montagnes doivent manifester leur présence dans nos chants.

Attilio : Peut-être aurais-je dû poser la question aux amis autrichiens que j'avais là-bas en Italie ?

Slimane : En France, ils disent que l'accordéon des Auvergnats et celui des immigrés italiens ont donné un style, le musette. Les montagnes d'Auvergne y sont-elles pour quelque chose ?

Attilio : Je t'écoute et j'ai l'impression que nous nous inventons une vie nouvelle !

Slimane : Une vie post-mortem sans autre paradis que notre voisinage ?

Attilio : Je n'ai jamais beaucoup cru au paradis.

Slimane : On est fait pour s'entendre. Même si nous n'avons pas eu le même dieu, je sens que nous l'avons tenu à distance de la même façon, tout en l'aimant un peu.

Attilio : Je ne sais comment un musulman peut tenir dieu à distance, par contre pour un Italien ça consiste à laisser le Vatican nager dans ses propres rêves.

Slimane : Pour un musulman, il suffit de boire du vin pour croire en un dieu incapable de vous pourrir la vie.

Attilio : La vigne est pourtant la plus belle invention de dieu ?

Slimane : Plutôt les figes qui sont comestibles mûres ou sèches. Du raisin au vin, dieu n'y est pour rien et l'homme y est pour tout. De la fige à la bouche, l'homme n'y est pour rien et Dieu y est pour tout.

Attilio : Oui, en tant que paysan je sais très bien qu'on ne va pas du raisin au vin sans intelligence.

Slimane : Notre équivalent de la vigne, c'est l'olivier. De l'olive cueillie à l'olive comestible que d'intelligences humaines à mettre en œuvre !

Attilio : Et la vigne t'es venue comment ?

Slimane : Par les Français qui ont découvert que sur une terre où il était interdit de boire du vin, il était cependant possible de produire quelques riches récoltes de raisin !

Attilio : Tu as une dent dure contre la colonisation subie par ton pays ?

Slimane : La colonisation fut une chance et un piège à plusieurs tiroirs. La preuve, je suis venu vivre en métropole dès 1937, après avoir appris les fables de La Fontaine à l'école, fables que j'ai mariées avec notre culture populaire orale pour devenir chanteur en kabyle ! Tu arrives à suivre cette histoire ?

Attilio : Moi j'ai eu un fils qui, faisant la guerre avec son pays, pouvait affronter son frère ou son cousin là faisant dans le pays d'adoption ! Oui, l'histoire est pleine de tiroirs.

Slimane : Et, pensant à la guerre en question (celle de 1939-1945), je t'indique que j'ai dû aller travailler en Allemagne en tant que jeune Français !

Attilio : Quand t'es-tu sentir devenir Algérien ?

Slimane : Peut-être en même temps que tu te sentais devenir Français !

Attilio : Les raisons économiques me firent Français, mais sentimentalement, je suis resté Italien.

Slimane : Je comprends, nous sommes des êtres à tiroirs. Je me suis senti Algérien à partir de 1945 quand la France libérée de l'oppression allemande, tourna ses armes contre le peuple de Sétif ! L'Algérie est devenue mon art même. Il n'y a pas d'art sans obsession.

Attilio : L'histoire ne s'est pas arrêtée en si bon chemin, ni la tienne, ni la mienne.

Slimane : Parce que nous sommes du peuple, l'histoire ne s'arrête pas ! Sais-tu que, moi aussi, en fait, j'ai été un paysan !

Attilio : J'avais compris que tu étais un chanteur vivant de tes chansons. A Moissac nous ne vivions pas très loin l'un de l'autre sans nous connaître le moins du monde. J'en étais resté à cette image : celle du chanteur kabyle et sur la fin de ma vie, je savais qu'il serait mon voisin de cimetière.

Slimane : As-tu remarqué ? Les immigrés marocains tu les trouves dans les vergers de Moissac tandis que les immigrés algériens partaient pour les lieux industriels. J'ai suivi moi aussi ce chemin industriel mais sans renier mon art premier : celui

consistant à greffer les oliviers, à vivre avec les chèvres et à surveiller la nature.

Attilio : Nous appartenions donc tous deux à des montagnes agricoles !

Slimane : Ne me dis pas que dans tes alpages, tu cultivais de la vigne ?

Attilio : Là où toutes les pentes étaient les plus fortes, quand l'orientation était bonne, là était le meilleur vin !

Slimane : De mourir, le plus dur, c'est d'en finir avec la bouteille ! Nos Dieux ont beaucoup trop oublié Bacchus !

Attilio : Comme toute montagne, nous avons aussi une vallée devenue riche en pommiers. On dit que Eve a croqué la pomme...

Slimane : Des traducteurs traîtres ont dit la pomme pour se faire comprendre de ceux qui ne connaissaient rien aux figes. En fait c'est la figue qu'Eve a croqué.

Attilio : Je sens que je vais en apprendre encore et encore à t'écouter sans répit.

Slimane : Pourquoi parle-t-on de ça ?

Attilio : Car tu me disais que tu étais un paysan.

Slimane : J'avais pas vingt ans quand j'ai quitté mon pays. Mais j'y suis revenu quelque fois entre 1945 et 1962, et j'y ai retrouvé les gestes de mon enfance. Paysan, c'est comme une langue, on ne l'oublie jamais et à la moindre occasion, après une petite révision, elle nous reprend.

Attilio : Tu veux dire que « paysan », c'est ta langue paternelle et « kabyle » ta langue maternelle.

Slimane : Que de pincements au cœur me saisissent à reparler de tout ça !

Attilio : Franchement, même mort tu sens des pincements au cœur ?

Slimane : Les pincements au cœur, c'est une image. Tu m'amuses, peut-être parce que tous les chauves que j'ai connus me furent sympathiques !

Attilio : J'ai aimé être chauve quand tant d'autres cherchaient des perruques !

Slimane : Tu étais ainsi dispensé du coiffeur !

Attilio : Surtout du peigne qui est plus quotidien que le coiffeur !

Slimane : J'aurais dû écrire une chanson à la gloire des chauves tout sourire, se moquant des chauves gémissants, ou à la gloire des chauves à peine mécréants se moquant de papes chauves.

Attilio : Quand j'ai vu mon crâne, lisse comme un œuf...

Slimane : Combien d'années t'a-t-il fallu pour fabriquer un crâne, aussi lisse qu'un œuf ?

Attilio : Qu'importe ! Slimane, finalement, tu es mort jeune !

Slimane : Oui, à 65 ans d'un cancer à la gorge, pour moi chanteur ! Le cancer, la maladie du siècle, à cause de la cigarette, dit-on !

Attilio : As-tu tourné en dérision ce mal, dans tes chansons ?

Slimane : Je ne me souviens plus. J'ai chanté tant de maux !

Attilio : Je suis venu en France un peu avant toi mais, comme tous mes compatriotes, avec dans l'idée de faire venir ma femme dans les délais les plus brefs. Ce sont des familles d'Italiens qui ont émigré tandis que pour vous, Algériens, Marocains et parfois Portugais, les hommes sont venus très souvent seuls sauf après 1962 quand des familles qui avaient combattu pour la France furent contraintes de faire le voyage en groupe. Comment ne pas chanter surtout des maux, quand on vit ainsi ?

Slimane : Combien sont-ils en effet à avoir eu une femme au pays et une autre en France ? Des douleurs multipliées par deux !

Attilio : L'intégration se fait par les enfants. Nos enfants furent le passeport qui nous obligea à vivre avec le nouveau pays. Tout comme le travail de la terre.

Slimane : Qu'il est doux de t'entendre ! Oui, les vagues d'immigrations sont si différentes ! Ma vie d'immigré est même devenue ensuite une vie d'exilé ! Après 1962, j'ai chanté en France une Algérie qui fait que les autorités ne voulaient plus de moi !

Attilio : Pour les immigrés italiens, les exilés étaient les immigrés politiques qui ne voulaient pas boire l'huile de ricin et souvent les Français ne faisaient pas la différence avec les immigrés amis de Mussolini.

Slimane : L'histoire nous façonne ! C'est incroyable !

Attilio : Et question souffrance laquelle fut la pire ? Celle venue de France ou celle venue d'Algérie ?

Slimane : Disons aujourd'hui que la pire fut la mort et que le reste à présent je l'ai oublié.

Attilio : Pour toi comme pour moi, nous sommes partis avant nos épouses...

Slimane : Découvrir que nous sommes si prêts l'un de l'autre après la mort, c'est pas un peu triste ! Je ne peux même pas t'offrir un verre !

Attilio : Dis-moi un de tes vers en remplacement, à moi qui ne fus jamais poète !

Slimane : « *J'ai encore devant mes yeux*

Ces images que je voyais

Des belles montagnes toutes blanches »

Attilio : Encore les montagnes ! Que je te comprends !

Slimane : Non laissons les montagnes, passons à autre chose :

« Si nous étions raisonnables

Et n'étions pas impatients

Si l'injustice était absente

Et l'équité triomphante

Ce qui est brisé serait ressoudé

Et ce qui est complexe aisé

Et d'avance tout irait bien »

Attilio : Mais avec des si on peut mettre Paris en bouteille disait-on ici ou là du temps où j'écoutais ici ou là.

Slimane : Sais-tu que j'ai été obligé d'écouter les autres, tout le temps ?

Attilio : Parce que seuls les autres pouvaient t'apporter des nouvelles du pays ! Moi, le pays il y a longtemps que je n'ai plus rien à faire avec.

Slimane : Voilà donc une belle différence entre nous.

Attilio : Parce que dans ton pays tout était à faire et que tu voulais en être. Mon pays il est fait depuis si longtemps qu'avec ou sans moi, c'est du pareil au même pour lui, alors mon pays ce fut très vite ici.

Slimane : Mais comment tu es passé au français ?

Attilio : Comme mes voisins français !

Slimane : Je ne comprends pas !

Attilio : Quand je suis arrivé dans le Sud-Ouest tous les paysans parlaient surtout occitan, une langue qui ressemble à l'italien et petit à petit, avec le nouveau monde moderne, ils apprenaient le français et nous avec !

Slimane : C'est vrai, vu d'Agouni, la France apparaissait un bloc unitaire, aussi, en arrivant à Longwy quelle surprise d'entendre plus parler italien que français !

Attilio : Pour les immigrés du monde, toujours les travaux les plus durs. Tu as dû en baver !

Slimane : Je l'ai dit dans un vers mais je l'ai dit pour mieux oublier.

*J'ai connu la vie d'exilé
Depuis ma tendre jeunesse.*

Attilio : Oublier ?

Slimane : La mémoire c'est un tri, un énorme tri. Il faut oublier pour mieux garder ce qu'on veut garder.

Attilio : Et Dieu comment il fait ? Il ne nous oublie pas trop ou il fait un mauvais tri ?

Slimane : Dieu c'est le destin et destin rime avec jasmin.

Attilio : Voilà bien la fleur que je t'envie : le jasmin.

Slimane : Imagine,

*J'avais un verger d'orangers et de citronniers
Planté de rosiers et de jasmins*

Attilio : Je comprends que ce paradis ait pu te manquer.

Slimane : Mais le monde évolue contre le paradis. Ecoute cet étrange rêve, pas étranger à notre dialogue et qu'il m'arriva de faire avant ma mort :

*Dans mon rêve j'ai vu les morts
Et les ai trouvés vivants*

Je les questionnai sur leur sort

Et compris toute leur colère

Ils pleuraient les vivants

Qui aux yeux des gens sont morts

Attilio : J'avoue ne pas tout comprendre !

Slimane : Ceux qui, aux yeux des vivants comme moi, sont déjà morts, ce sont les jeunes qui renient leurs aïeux.

Attilio : Tu seras de plus en plus d'actualité car je vois venir l'ère des jeunes écrasant les vieux et le passé, pour ne plus vivre avec.

Slimane : Que d'héritages perdus ! Que d'héritages irrémédiablement perdus !

Attilio : Celui de la décence par exemple !

Slimane : Les belles manières ce n'appartenaient pas qu'aux aristocrates, le peuple aussi avait les siennes !

Attilio : Tiens avais-tu déjà prononcé ce mot : peuple, popolo comme nous disons en italien ?

Slimane : Oui, au sujet du peuple qui chante dans les plaines.

Attilio : Et dans tes poèmes tu dis peuple ?

Slimane : Ecoute, j'entends des gens qui viennent. On va en rester là pour aujourd'hui. Peuple, je vais chercher peuple.

Documents

1) La mort du poète dans le journal La Dépêche

M. Slimane Azem disque d'or de la chanson berbère est mort à Moissac

Slimane Azem est mort à Moissac, victime d'une crise cardiaque(1), à l'âge de 64 ans. Chanteur kabyle de dimension internationale, il s'était fixé avec son épouse, depuis 1963, à Moissac, d'où il partait souvent pour des tournées à travers la France et dans certaines communautés européennes. Le 31 janvier 1982 et pour la dernière fois Slimane Azem interpréta ses magnifiques chansons berbères sur la prestigieuse scène de l'Olympia à Paris.

Rappelons qu'il fut disque d'or en 1972 chez Pathé Marconi et qu'il a tourné plusieurs films sur des vidéo-cassettes, le dernier : « Madame encore à boire » qui fut même réalisé à Moissac.

Slimane Azem était très apprécié et très connu de tous les Kabyles ou immigrés et sa disparition est ressentie comme une perte irréparable parmi les Berbères qui tiennent à leur particularisme, à leur identité propre dans le monde arabe.

Ses obsèques civiles auront lieu ce matin, à 9 h 30, au cimetière de Moissac.

A. B. (31 janvier 1983)

1 Nacib indiquera plutôt « cancer du larynx » mais l'un n'empêche pas l'autre.

Lorsque Slimane Azem Moissagais d'adoption recevait le disque d'or de la chanson berbère

Peu nombreux étaient les Moissagais à savoir que Slimane Azem, décédé vendredi soir à son domicile côte Saint-Laurent, était l'équivalent d'un Brel ou d'un Brassens auprès de la communauté kabyle.

Né à Agoni-Deguehrane (sic), en Grande-Kabylie, en 1918, Slimane Azem, après un séjour en France, dès 1937, va connaître une dure période de captivité en Allemagne lors de la dernière guerre.

La musique, la poésie, la chanson vont l'aider à franchir cette douloureuse passe et dans les années cinquante, il est déjà reconnu dans sa région comme l'un des meilleurs interprètes des sensibilités de sa communauté.

Jusqu'à ses derniers instants - son éditeur parisien, M. Anemiche, lui avait rendu visite jeudi - il a composé plus de 400 chansons qui sont reconnues comme étant autant de poèmes de l'âme kabyle.

Il n'y eut pas d'éclipse, dans sa carrière, même après 1962 date de son « exil », aussi bien en Algérie qu'en France ; son public lui est toujours resté fidèle malgré la censure qu'impose la presse et la radio algérienne sur son oeuvre.

Il avait obtenu en 1972 un disque d'or et était monté, il y a exactement un an, les 30 et 31 janvier 1982 sur la scène de l'Olympia : double consécration de son talent.

Son oeuvre sera éditée dans une traduction française pour nous faire mieux connaître un poète que certains Moissagais côtoyaient comme un aimable voisin et un paisible pêcheur à la ligne, rêveur et « ruminant » au bord de l'eau sa prochaine mélodie.

Il repose désormais au cimetière de la Dérocade, à Moissac, sa ville d'adoption depuis 1963. Autour de son épouse Malika, de son frère Ouali (ancien député de Tizi-Ouzou), de ses nombreux parents, de nombreux amis et admirateurs – un car venait de Lorraine, des voitures de Paris et de Bretagne – assistaient à ses obsèques précédées d'une prière à son domicile dimanche soir. Un grand poète a disparu et, comme trop souvent, sa valeur n'est reconnue que bien tard ! A. G.

(La Dépêche 1 février 1983)

Note : L'enterrement a eu lieu le 31 janvier en présence de 500 personnes.

2) Slimane Azem disait... (texte sur internet)

Lorsqu'il obtint le disque d'Or de la chanson Kabyle en 1970, Dda Slimane s'est confié à A. HACHELAF, Directeur de la Diffusion des Disques Arabes aux EMI PATHE-MARCONI, sa maison d'édition.

Ce récit constitue en quelque sorte sa petite autobiographie :

« Si vous avez l'intention de me souhaiter mon anniversaire, je suis né le 19 Septembre 1918 à Agouni-Guéghrane au pied du Djurdjura, entre Draa-el-Mizan et Ain-el-Hammam, tout près des Ouadhias. Mon père cultivateur modeste, n'avait à l'époque qu'un fils, je fus donc le bienvenu, je grandis comme tous les enfants du pays entouré de l'affection des miens au milieu d'une famille qui s'était agrandie depuis ma naissance et qui ne comptait pas moins de cinq frères et deux sœurs.

Ce fut ensuite l'école du village à six ans et où pendant cinq ans j'ai passé le plus clair de mon temps à taquiner mes camarades ou à rêver. A l'école, rien ne m'intéressait plus, que les fables de La FONTAINE. Cela répondait le mieux à mon amour des animaux que je faisais parler dans mes rêveries. C'est aussi la raison pour laquelle j'étais toujours volontaire pour aller garder nos bêtes les jeudis et dimanches.

C'est à cette époque que j'ai constitué en quelque sorte mon orchestre.

Avec tous les autres bergers, nous fabriquions nous-mêmes nos flûtes de roseaux et nos tambours et nous nous exercions sur des airs du pays avec des poèmes de SI M'HEND OU M'HEND.

A l'âge de onze ans, n'ayant aucun goût pour les études et me sentant capable de gagner ma vie, je me fis engager par un colon à STAOUËLI, et je fus employé à toutes sortes de travaux agricoles au même titre que les autres ouvriers. La vie pénible du travail colonial me fit chercher un autre débouché.

Dès janvier 1937, j'ai décidé de tenter ma vie en France. Je me suis d'abord établi à LONGWY où pendant deux ans j'ai travaillé comme manœuvre dans une aciérie (La CHIERS). Ce fut ensuite la mobilisation à ISSOUDUN (Indre), la drôle de guerre et la réforme en 1940. Je me suis alors installé à Paris où j'ai vécu deux ans comme aide-électricien au métro. En 1942 je fus déporté par l'armée allemande comme réfractaire et vécu là-bas dans les camps de travail jusqu'en 1945 où je fus libéré par les troupes américaines à leur entrée en Rhénanie.

Ramené à Paris, je pris une gérance de café dans le 15^e Arrondissement et c'est à cette époque que j'ai rencontré la personne qui allait changer le cours de ma vie. MOHAMED EL KAMEL me trouva un jour dans un café, où avec un petit orchestre d'amateurs que j'avais constitué à mon retour

d'Allemagne, je me produisais les samedis et les dimanches, donnant à mes compatriotes exilés un peu de l'ambiance du pays.

Ce grand artiste qui m'a découvert tant de talents, m'a encouragé à composer moi-même de nouvelles chansons, et à sortir des sentiers battus où s'enlisait déjà la chanson algérienne.

C'est à son contact que j'ai appris qu'une chanson n'est pas un simple poème, qu'il fallait d'abord trouver un sujet original et le développer ensuite dans des couplets, sans se laisser mener par la rime.

Ma première chanson "AMOH-AMOH" rencontra le meilleur accueil auprès du public de fins de semaine.

Ils furent nombreux à en réclamer le disque chez le seul disquaire spécialisé à l'époque : Mme SAUVIAT, qui me présenta à la compagnie de disques qui s'intéressait le plus aux artistes arabes. Mes premiers enregistrements chez PATHE MARCONI furent un grand succès commercial et c'est ainsi que la voie me fut ouverte pour une carrière professionnelle qui dure depuis vingt ans et que j'espère voir durer encore longtemps.

Mon absence du pays a été interrompue à plusieurs reprises pour me replonger dans cette atmosphère où la famille et le village comptent beaucoup, pour des hommes à qui l'exil pèse encore davantage, parce qu'il dure depuis longtemps.

Il m'était d'autant plus facile de m'identifier à ces hommes, puisque je menais moi-même leur vie.

Je sentais ce qu'ils pouvaient ressentir et c'est ce qui explique que chacun se sentait concerné par ce que je disais dans mes chansons.

En tant que poète estimé de son public, je me devais de participer à sa formation morale et spirituelle, et c'est ce que j'ai essayé de faire dans toutes mes chansons et je crois (sans fausse modestie) avoir rempli ma mission auprès de mes compatriotes. Leur estime s'est transformée en admiration pour moi et parfois même plus que cela, je suis devenu pour eux une sorte de guide dont les paroles portent parfois dans leur sein des sens cachés et des symboles qu'il faut interpréter.

Beaucoup interprètent mes chansons dans un sens qui n'a jamais été celui que j'ai voulu leur donner.

Mes chansons sont dans la tradition des poètes antiques et des fabulistes, les vérités que j'expose sont des vérités éternelles communes à tous les moralistes au cours des siècles.

J'ai toujours été en butte à l'incompréhension des autorités politiques qui se contentaient de la première interprétation venue pour me faire un procès politique (d'opinion).

L'affaire des sauterelles "AFFAGH AYA JRADH" a failli tourner au tragique pour moi, s'il n'y avait pas eu l'intervention d'un membre de ma famille, je serais aujourd'hui parmi le million et

demi de chahid et peut-être qu'une rue d'Alger porterait mon nom.

Mais je n'ai pas la vocation de martyr, je peux encore aujourd'hui poursuivre mon œuvre pour le plus grand plaisir des gens qui aiment ce que je fais.

Cela ne change d'ailleurs rien à ma façon de vivre ni de voir la vie.

Je continue comme par le passé à dire à ma façon tout ce que je pense, libre à chacun d'interpréter.

Mes chansons sont comme l'auberge espagnole, on y trouve ce qu'on y amène.

Depuis quelques années, je partage ma vie entre la chanson que j'aime et la vie rurale dont je ne peux me passer.

Je vis donc, six mois d'agriculture pendant lesquels je veille sur mes plants de tomates, et mes poiriers, prenant soin de mes figuiers et de mes oliviers ; en même temps je prépare une dizaine de chansons, parfois moins, quand l'année agricole est difficile.

Les autres six mois, je monte à Paris enregistrer mes disques, faire un peu de radio, renouer les contacts avec mes compatriotes et donner une série de galas dans la région parisienne.

Ensuite c'est au tour de la province, le Nord, l'Est, la Région de Lyon, Saint-Etienne, Marseille et me voici de retour chez moi.

Ce programme est si bien respecté, qu'il est devenu pour moi un vrai cycle saisonnier.

Je vis donc heureux.

Qu'y a-t-il de mieux pour un homme que de vivre au rythme des saisons, de jouir des bienfaits que Dieu a répandus à pleines mains sur la nature, sans qu'il oublie qu'il appartient à une certaine communauté et qu'il lui apporte ce qu'il y a de bien en lui : ses idées et son cœur... »



(Beaucoup de références en berbère dans ce texte. Tamurt, c'est le pays dans tous ses aspects)

3) Slimane Azem, émigré ou exilé ?

A s'inscrire dans le décompte occidental, bien moins qu'une génération à peine sépare Si Mohand de Slimane Azem. Et pourtant !

L'Histoire est allée si vite ! Précipitée, même... Et c'est alors que tout encore abasourdi par le chaos de 1871, Si Mohand relève à peine la tête, que Slimane naît... Sa jeunesse fut celle du Centenaire triomphant. Ne l'oublions pas. Il a tout juste vingt ans lorsqu'il réalise que, toujours vaincu, Tamurt compte à son actif deux nouvelles donnes et non des moindres : l'émigration et l'exil. C'est qu'en cette Kabylie qui, selon le mot de Mammeri, n'a « rien à offrir d'autre que sa rocaïlle et ses hommes », la vie n'a plus du tout le même sens ! Tamurt nid-refuge violé, il ne reste plus qu'à... s'expatrier dans le curieux espoir d'emporter à la semelle de ses souliers un peu de cet occupant honni. Et si s'éloigner de chez soi allait entraîner un mouvement similaire chez l'autre ?... Peine perdue, bien sûr ; puisque n'est pas... colon, qui veut. Témoin entre tous du parachèvement de l'acte colonial, Slimane Azem l'est incontestablement. D'abord en sa qualité d'émigré. Ensuite - et pas forcément pour les mêmes raisons - exilé. C'est avec Slimane que l'on sut que l'Algérien non seulement devenait par la force des choses émigré, mais aussi exilé. Emmêlant savamment réalité coloniale et « condition de l'indépendance », le pouvoir - le discours (?) - algérien s'évertua, des décennies durant, à noyer l'une dans l'autre. Au point ou rares seront ceux qui sauront que Azem fut interdit d'antenne dans son propre pays, au moment même où les premières listes d'artistes et d'hommes de culture sionistes - ou jugés tels - commencèrent à circuler dans les milieux autorisés algériens. C'est en 1967 que Azem subit, pour la première fois, les affres de la censure ! Peu de temps auparavant la non moins célèbre « Radio l'Pari » - du moins aux yeux de l'émigration - cessait ses émissions. On s'en souvient comme d'un choc. Dans ses propres propos rapportés par Mohand U Yahia, Slimane s'en explique comme d'une exigence... algérienne, à l'encontre de la France (à l'époque, l'Algérie avait des exigences). Toute orale et d'oralité, la parole de Slimane Azem n'aura pas moins connu toutes les affres et stupeur de la

censure de l'écrit. Dans leur inculture légendaire, les sbires avaient tout simplement confondu la planète Gutenberg et la planète Mac Luhan. Ils se trompèrent, en définitive, de si peu !
....

LES CHEMINS DE L'IMMIGRATION

La « culture officielle » ou, ce qui revient au même, le discours et son attrait - ayant produit une sorte de magma acérébré, mais de type schizoïde -, rien d'étonnant à ce que nombre de ceux qui se réclament d'une « culture authentiquement algérienne » piaffent d'une ironie feinte au simple énoncé du nom de Slimane Azem. C'est que Tamurt leur aura à ce point échappé qu'ils n'en déduisent plus de sens, hors la relative conformité qui leur donnent corps et substance. C'est que ruinés par la lettre, ils en oublièrent très bientôt et le mot et le sens. Slimane ne fut pas de ceux-là. Comment l'eut-il pu ?

Slimane Azem est né le 19 septembre 1918 à Aguni Ggeyran, où il passa son enfance. Toute sa prime jeunesse se résume en quatre années d'école. C'est en 1937 qu'il tente l'aventure : la France.

Une fois la guerre terminée, Slimane assiste en spectateur privilégié, à ces flots – masses considérables de compatriotes qui débarquent en France. C'est l'existence précaire des émigrés. C'est le déracinement et le choc culturel. « Le deuxième temps (de la rupture de Tamurt), c'est celui de l'émigration qui, d'abord timide au début de la première guerre mondiale, devient bientôt massive. Le phénomène est très particulier. C'est une émigration exclusivement mâle avec toutes les conséquences que cela entraîne.

L'émigration n'est pas un corps social harmonieux où il y a tous les sexes, tous les **âges**, toutes les conditions. C'est un « extrait » artificiel et donc toujours « en **appel** » d'autre chose et qui se sent et se vit comme partiel, amputé, en attente de l'essentiel, qui est la vie « au pays »... » **Mouloud Mammeri.** Awal 1986.

Mais écoutons... Mammeri :

« Quand il s'en va, il arrive qu'il emporte un panier de figes pour les copains restés en pays étranger. Elles vont durer un ou plusieurs soirs. C'est plus qu'un symbole, le mets sacré, la manne autour de quoi on communié : elle prolonge le soir... la présence du vrai pays.

... Les artères ont vieilli. Chaque juillet nouveau le ramène avec un peu plus de rides sur les joues. un dos plus voûté, des doigts qui crispent, un peu plus chaque année, de noirs cheveux qui virent au poivre, au sel et puis brusquement au blanc sans tache. Quand on le découvre, le cœur panique un peu... beaucoup... Eh quoi ! il a donc plu des ans sur nos têtes, car lui et elles font en même temps la même découverte un peu épouvantée, et que chacun tâche d'enfouir au plus profond des limbes, pour qu'elle n'envahisse pas tout le reste, pour que

l'autre ne la voie pas. Quand nos jours de soleil se sont-ils écoulés et sont-ils au ravin partis ?... Ah ! ma beauté mangée par l'usine ! dira l'autre »

LA PERENNITE DE LA LANGUE

Le temps d'une seule génération sépare le « Pays » de Si Mohand, de la naissance de Slimane, et pourtant, déjà Tamurt n'est plus le même. Transformé, déstructuré, éclaté, fourvoyé. N'étaient, justement, la pérennité de la langue et la sensibilité des deux hommes, l'on croirait presque que des siècles se sont écoulés depuis. C'est dire toute la violence profonde et irréversible exercée par la domination coloniale qui, si dans un premier temps - celui de Si Mohand - s'est limitée à exproprier et expulser - a par contre, dans un deuxième temps - celui de Slimane - très vite compris tout l'avantage qu'elle pouvait tirer de ces milliers de bras sans perspectives et sans ressources⁽²⁾. C'est le thème de l'exil, lyrba-litanie, révolte, colère, soumission feinte, errances multiples, devoirs. Le phénomène est d'une telle ampleur et d'une telle profondeur qu'à la manière d'un « raz de marée », le thème de l'exil va accaparer le champ poétique dans sa quasi totalité.

« L'inhumaine coupure de Tamurt de ses travaux et de ses jours... L'usine de l'autre côté, le travail à longueur de journée, le métro antre noir, le bistrot, le vin, l'oubli et... Pour le souvenir, les lettres. Les mandats aussi. Avec cheikh El Hasnaoui, Slimane Azem est le grand chantre de l'exil. Des dizaines d'autres ont aussi dit lyrba - l'exil - sur le mode quasi unique de la désespérance ».

Mammeri note que « le chant de l'exil se fait en réalité à deux voix : celle de l'émigré qui se lamente surtout sur les dures conditions de son séjour à l'étranger - et celle de ceux qui sont restés - des femmes surtout, amputées pour un an d'abord, puis pour toute la vie de l'existence qu'à tort ou à raison, elles considèrent comme la seule vraie ».

Territoire de la coupure et du manque, Tamurt devient « le lieu de tous les manques ». Douleur. Autant ceux qui partent que ceux qui restent paient très cher. Et comme tout ce qui n'est vécu que sur le mode imaginaire - Slimane parle de « l'ombre du pays qui est en lui » - la dualité s'installe : « Tamurt est aimé et haï, refusé et désiré ».

LE CHANT DE L'EXIL

Jusqu'au déclenchement de la lutte armée, mais déjà perceptible dès le milieu des années 40, le seul projet collectif et individuel que Tamurt rend viable est celui du départ, de l'exil. Le mal est grand. Immense est la douleur. En ces « premiers temps » de l'émigration, seuls les hommes valides partent.

² Note J-P D. : Dans la France métropolitaine de la même époque, c'est sans la domination coloniale que des milliers de paysans subissent un sort équivalent à celui des paysans kabyles.

Peuvent nourrir le secret espoir de troquer jeunesse, vigueur et force de travail contre une existence précaire, tronquée, mais qui a au moins le « mérite » de les faire revivre une fois l'an, lors des congés payés. Ce n'est pas faute d'avoir accepté et respecté tous les liens et devoirs d'usage que ces hommes, d'années en années, se sentent bien malgré eux « coupés » - une deuxième fois ! - de Tamurt physique. Les « efforts » de Slimane Azem pour humaniser un tant soit peu toute cette douleur en faisant appel à Z'har [la chance], l'mektoub [le destin], l'waqt [le temps]... n'ont de sens que dans cette toujours perspective du retour qui, décidément, ne pourra avoir lieu qu'une fois les cheveux blancs, l'échine voûtée par l'usine, le vin, les affres de l'exil et de l'éloignement. Et dans ces conditions, est-ce vraiment un retour ? N'est-ce pas que quelque part le mal est encore plus grand ? C'est alors qu'il s'adresse à « Rebbi ya'lmodabar » [ô seigneur : celui qui débrouille la situation].

Ce n'est qu'à partir du déclenchement de la lutte armée que d'absent et vidé, territoire de tous les manques, Tamurt va réinvestir le champ symbolique qui, à défaut d'avoir cessé d'être sien, lui aura partiellement - mais en des zones de perturbation capitales - échappé. D'espace à peine perceptible - il ne s'y passe rien durant 11 mois de l'année, Tamurt va devenir le lieu de tous les projets, de toutes les attentes. Quasi ontologiques celles-là. La production de Slimane Azem durant ces années-là va alterner l'appel à Tamurt, son évocation, et la prise de position franche, dès 1957, qui lui vaudra des démêlés assez sérieux en France même.

H'ssissen a donné le ton. On ne se soucie plus du moins de la même façon - du sort de chacun. On ne se lamente plus. De partout, l'on sait maintenant que Tamurt est devenu une sorte de rendez-vous. Ce qui s'était creusé jusqu'à se voir réduit à une véritable peau de chagrin s'est maintenant, pour ainsi dire, rempli. Tamurt réinvesti, le ton change. C'est ce qui permettra à Slimane Azem d'amorcer, avec tout le bonheur que l'on sait, sa mue vers la satire sociale et politique. L'on sent qu'il faut une dose certaine de sérénité sur le plan de l'équilibre interne pour voir et regarder la réalité différemment. Et même son interdiction d'antenne, en même temps que les artistes jugés sionistes ou pro-israélites, en 1967, n'aura pas pu entamer sa légendaire bonhomie son franc-parler. Son ironie et sa verve. Désormais, Slimane Azem est au sommet de son art. C'est le fameux « Ana mir ouanta mir, chkoun isseweg lehmir... »

L'un des premiers, Slimane Azem a compris que désormais Tamurt est devenu « verbe dynamique et mobilisateur ». C'est, cette fois-ci, tout le sens à donner à ses « pièces » d'une rare lucidité et que ne démentiront ni les faits ni les hommes. Toute une série de textes seront alors enregistrés qui attesteront d'autres facettes de son immense talent. Tour à tour moraliste, satirique, fabuliste, conteur, Slimane s'exerce à chacune de ses nombreuses productions, à démontrer que désormais

l'émigration, l'exil, n'est plus une fatalité qui coupe de tout et de tous. La preuve : il ne cessera, sa vie durant, de parler de son pays. De parler à son pays. De son exil forcé, Slimane s'adresse à tout et à tous. Pour les besoins de sa cause, il n'hésite devant rien. En kabyle, en arabe, en chansons, en texte dit, tous les registres sont bons. Tous les tons sont de mise pour vilipender, dénoncer, accuser ceux qui, par la force et le silence imposé, veulent détruire ce sens nouveau que Tamurt a douloureusement reconquis.

L'IDEAL DE LIBERTE

Que Tamurt a difficilement, très difficilement réaccaparé. C'est un combat sans merci dont l'issue est, on l'aura sans doute compris, l'identité. Tamurt s'est de nouveau identifié à un idéal de liberté. Et tout ce qui va avec, resurgit. Tamurt est maintenant «un projet tout à la fois politique, social, culturel, existentiel. Il ne désigne pas seulement. Il invite et donne forme ». C'est en et depuis l'exil que Slimane Azem a aidé ses compatriotes vivant la même condition que lui, à donner un visage et un nom à une plus complète et plus humaine façon de concevoir la vie. On s'aperçoit en exil que l'on a une culture. Y compris sur le registre du chant d'amour où Slimane aura commis quelques-uns des textes parmi les plus émouvants et... provocateurs (pour l'heure). L'émigration a bien changé depuis. Depuis la fin des années 60, c'est par familles entières que l'on s'est rendu en France principalement. Une nouvelle génération a pris place qui sait que la place laissée au «pays» ne peut plus s'appréhender de la même façon. Toutes les données s'en sont trouvées perturbées. A redéfinir. L'œuvre de Slimane, bien plus qu'un simple témoignage, restera dans la mémoire des hommes comme un perpétuel acte de refus de tout ce qui brise et détruit les équilibres originels. Comme un acte de solidarité aussi.

Restera, tissée au fil des jours, la merveilleuse fresque tressée pour nous par Slimane Azem, tout au long de toute une vie d'exil. D'autres, de toute façon, auront d'ores et déjà pris sur eux d'assumer la relève d'un genre - la chanson - qui s'avère être une des pierres d'achoppement de toute la volonté exprimée de demeurer soi-même. De vivre libre. A l'écart de tout ostracisme. De tout rejet. De toute marginalisation aux effets dramatiques.

A.M.B.

4) Kabylie : Slimane Azem

(Texte du grand écrivain Areski Metref)

Article du Soir d'Algérie du 1 février 2005

<http://www.lesoirdalgerie.com>

Des gamins tapent dans un ballon de foot sur un terrain vague à flanc de précipice, les joues rouges de froid, la tête enfoncée dans des bonnets de laine. «Est-ce que tu sais qui est Slimane Azem ?», demande-t-on au gardien de but. «Dh'khali, C'est mon oncle », répond-il. Les autres arrivent. On discute balle au centre.

«On est fier de lui, ici», dit un des joueurs. «On devrait étudier ses textes», rétorque un autre en désignant la direction de cette école même où Slimane a usé ses fonds de culotte. On se souvient, ici comme ailleurs, que Slimane Azem a été et reste l'un des rares chanteurs kabyles qu'on peut écouter en famille. Ça lui confère déjà une place particulière. A la sortie du village vers la montagne, un cube campe lourdement sur la roche. Sur la façade peinte en vert, une inscription verticale : «Coiffure». En contrebas, un autre bâtiment est niché au cœur des oliviers. C'est la demeure des Azem. Slimane est né dans une mesure au toit en terre. C'était la façon de faire de l'époque. Une architecture ingénieuse et inédite : de la terre, du schiste et des rondins de bois d'olivier et de frêne. Dans les années 1940, les premières maisons en dur apparaissent, tranchant avec l'architecture de survie aussi vieille que ce village qui semble tendre une embuscade à la Kouiret, cette montagne du massif du Djurdjura sur laquelle les maisons ont l'air d'avoir poussé plutôt que construites. Sous la maison des Azem qui délimite le village vers Taguemount Nait Ergane, des olives sèchent en tas noirs et juteux sur le bord de la route. C'est la saison de la cueillette. On peut le savoir en observant les nuées d'étourneaux qui planaient au-dessus des oliviers. Etalée en amont entre deux rochers, Agouni Gueghrane est hors du temps. Le nom de ce village qui tutoie les nuages signifie «La plaine aux quilles» mais nul ne saurait en donner une explication définitive. On y joua, dans les limbes, au jeu de quilles. Il s'y tenait des concours de lancers de javelots. Trois traits distinguent Agouni Gueghrane. Le premier est ancien, c'est la place du village. Elle fut pendant longtemps, dit-on sans quelque fierté, la plus grande de Kabylie. Le deuxième est tout récent, c'est la décharge sauvage qui menacera l'écosystème si elle n'est pas stoppée nette et vite. Le troisième, enfin, intemporel, c'est d'être le hameau natal de Slimane Azem.

Arab Akli a 86 ans. Enfin, il est présumé les avoir. Si les yeux lui jouent des tours, l'esprit, lui, est intact. Il se souvient de ce camarade d'enfance des Nat Waali. A l'école d'Agouni Gueghrane construite en 1913, ils ont fréquenté tour à tour la classe de M. Halet, puis celle de M. Casavous et, enfin, celle de M. Si Ahmed. Ils ont fait le berger côte à côte. Ce n'est pas une légende forgée après coup : son camarade taillait des flûtes dans le roseau et aimait leur arracher ces sons qui ressemblent à l'écho des pierres qui roulent du haut de la montagne. Un son âpre, lancinant, comme tenu en apesanteur. Un son qui ressemble à l'entrechoquement de ces pierrailles qui descendent à pic du Corbeau et du Piton, ces rochers dressés comme deux menhirs entre lesquels Agouni Gueghrane est posté en embuscade. Après l'école, Slimane descendait vers la plaine pour chercher du travail. Il dégottait un boulot dans une exploitation agricole de Staouéli. Quand il revenait à Agouni Gueghrane, une guitare dans ses bagages, il était déjà cet artiste audacieux qui s'apprête à moderniser la poésie kabyle et à déclencher la résurrection de l'identité berbère dont il est aujourd'hui un des pères fondateurs.

Rares les artistes qui ne se réclament pas de lui. Comme on en trouve désormais presque partout en Kabylie gagnée par la fièvre de la représentation, trois grands portraits sont suspendus sur la place du village. Un représente Matoub, l'autre Abchiche Bélaïd, musicien et choriste de Slimane Azem qui a fini, par chanter de ses propres ailes, et Slimane lui-même. Sur le mur gondolé du café de la place, deux photos sont punaisées. L'une représente les joueurs de la JSK, sagement alignés comme des écoliers pour une pose de fin d'année. L'autre est un portrait de Slimane Azem découpé dans un calendrier, lui-même repiqué d'une pochette de disque.

Le café est une illustration de l'univers nostalgique de la poésie de Slimane Azem funambulant sur le fil d'un tesson de verre entre l'ancestralité incarnée par l'ouate de la vie à Agouni Gueghrane et l'exil, symbolisé par la transhumance à travers les cafés, lieu d'attente, d'expectative, stations étranges pour étrangers. Agglutinés autour de tables noyées dans la fumée, joueurs et spectateurs s'adonnent avec une passion bruyante aux dominos, gestes confondus. Au moins trois générations de joueurs de dominos s'affrontent en tournois.

Slimane était, nous confie Akli Arab qui tenait à nous offrir le café dans le cœur battant du village, un « enfant bien élevé » et un « bon élève ». Saïd Aliche, un septuagénaire retraité au verbe châtié, se souvient de cette année - ce devait être en 1946 - où, enfant en guenilles, il a vu arriver Slimane « avec Jacqueline et sa traction avant » brillant comme un soleil de cette célébrité qu'il commençait à avoir en France. Akli Arab complète : « Il avait fait entrer alors la première tamachint alaghna, (machine à chanson, tourne-disques) » et il a chanté à Afir à moins que ce ne soit au café de Bouhnik ».

A 44 ans, Larbi Naât Wali a deux raisons majeures de chérir Slimane Azem. Il est de la même famille que lui et, comme son illustre aîné, il fait dans la chanson. Mais il sait qu'il lui reste à gagner un prénom. C'est dur de partager le patronyme d'un géant. «Slice est le patrimoine de toute la Kabylie», relativise-t-il. Que Agouni Gueghrane lui doive sa renommée, c'est évident. Trois fourgons sur cinq qui font la navette avec les Ouadhias écoutent du Slimane en boucle. Depuis sa mort en exil, Slimane Azem est célébré quasiment comme un marabout. Une véritable Slimania s'est emparée du monde artistique et militant kabyle, qui souvent ne fait qu'un. Ce culte voué à Slimane Azem est justifié au moins par son génie novateur de musicien qui a su élever au rang de genre musical les frustes accords de nos montagnes. Il est justifié aussi par sa grande qualité de poète aux images de fabuliste, pionnier dans la contestation. Il est justifié enfin par la réappropriation par le mouvement berbère des figures de son patrimoine. Slimane est parti. Il a pérégriné, guitare et nostalgie de tamurthiw, Agouni Gueghrane, en bandoulière, de ville en ville, dans l'exil. Il est mort en France. Il est enterré en France sans jamais être revenu dans ce village comme figé entre ciel et terre, entre avant et après, qui était pour lui le refuge ultime. Il n'est pas revenu, privé du bercail pour de sombres histoires d'interprétation de ses actes et de ses chansons. Peut-être qu'un jour il faut mettre un terme à ce malentendu et rendre à la terre qui l'a vu naître, un homme qui l'a tellement aimée que, même s'il en est loin, elle se confond avec lui.

Areski Metref

5) Mauvais augure Mohamed Saïd Ziad

Algérie Actualité 21-27 décembre 1993

Signe des temps ! La Kabylie rebutant les étourneaux, elle qui, pourtant, fut leur pays idéal. Et pour cause, l'abondance des olives qui, avec la figue, en constituaient la principale ressource. Ce passereau d'une grande voracité et d'une résistance étonnante s'y montrait dès les premières froidures d'octobre en même temps que la grive, le rouge-gorge, le vanneau tandis que l'hirondelle s'apprêtait à émigrer vers d'autres contrées plus clémentes pour nous revenir avec une ponctualité déconcertante.

Enfants, l'arrivée des étourneaux nous réjouissait, étant assurés que nous en croquerions. Aussi, dès la fin de l'été c'était en groupes que nous ceinturions des kilomètres, pieds nus, par monts et par vaux, à la recherche de la glu sécrétée par une variété de chardon dont elle avait constitué la sève d'une toxicité mortelle. Pour s'abattre par nuées sur les oliviers, ces oiseaux attendaient que le fruit devienne complètement noir.

Là, bien avant le lever du jour, mon frère aîné, grand spécialiste, faisait fondre une grosse quantité dont il enduisait des centaines et des centaines de tiges d'alfa pour être éparpillées à travers le feuillage d'un olivier repéré plusieurs jours auparavant pour sa belle exposition. Je me souviens de l'y avoir accompagné deux fois, en même temps que Rabah mon deuxième frère. Manque de chance, pas le moindre volatile ne s'y était aventuré et c'était bredouille que nous regagnâmes la maison, la confusion de l'aîné étant manifeste. Mais ce n'était pas pour autant qu'il allait céder.

Refaite deux jours plus tard, l'opération s'était avérée payante : pensez donc ! Ce furent plus d'une centaine d'étourneaux qui s'étaient laissé prendre. Ce jour-là, je ne fus pas de la partie, le temps étant trop froid pour ma frêle corpulence. J'avais pleuré ayant trouvé cela injuste. Pour me consoler Dada me promit qu'il me prendrait avec lui dès que le temps serait plus clément, et la promesse se réalisa quatre ou cinq jours plus tard. Mais voilà, ce fut un échec recommencé ! Alors, là, Rabah espiègle à la perfection tandis que nous avalions les quelques cuillerées de couscous, eut la lumineuse idée que voici : « Mais oui, mais oui ! J'ai bien réfléchi, à chaque fois que Moh Saïd part avec nous, nous sommes revenus bredouille ; donc sa présence est de mauvaise augure, aussi je vous laisse le soin de conclure ». Face à cette agression, j'ai déversé toute mon ire ayant pris cela pour du mépris. Afin de me consoler ma chère mère, une fois le repas apprêté, me donnait plus qu'il n'en fallait d'étourneaux. Notre père, pourtant chasseur émérite, me fit prendre part à plusieurs parties - Là encore, ce fut l'échec. Et je décidai de moi-même de mettre un terme à ma présence nuisible. Alors là, notre père et Rabah n'avaient guère besoin de trop transpirer, car bien avant la mi-journée les voici

de retour, précédés de «Black» tout heureux d'avoir débusqué un lièvre et quelques perdreaux. Notre père qui se faisait une haute idée de la chasse, limitait son tableau, afin, disait-il, de contribuer à la reproduction du gibier, ce qui, malheureusement, ne fut pas le cas de bon nombre de braconniers. Souvenirs ! En exhumant des photos-souvenirs laissées par notre père, je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes en l'y découvrant caressant celui qui fut son fidèle compagnon.

6) **Toi qui es perspicace,**

de Slimane Azem,

(variante du poème 50 du corpus de Youssef Nacib intitulé

Explique-moi le sens des choses)

Toi que nous savons être clairvoyant,
Précise-moi la raison pour laquelle
Le ver choisit de se loger dans la figue.
D'apparence, elle reste belle, mordorée
Mais quand je m'avise de l'ouvrir,
Je trouve son intérieur pourri.

Explique-moi, je t'en prie,
Que toute autre chose aille de travers,
De toutes parts des témoins viennent
Décharger celui-là dont chacun connaît les crimes
Pour vouer aux gémonies
Celui dont le seul crime est de se taire !

Inutile de versifier,
Une allusion me suffira. Mais explique-moi,
Que dans le nid que se compose la tourterelle,
Finisse par se vautrer le hibou !
Mais Si Mohand avait bien dit :
« C'est de la confiance que naît la peur » ?

Comment se fait-il, dis-moi,
Que d'aucuns voient lever leur chance
Sans qu'ils aient eu à peiner outre mesure ?
Alors que sans avoir rien fait de mal,
La tortue se retrouve surchargée à vie
Et que cette orge que laboure le bœuf
Finisse par faire le festin de l'âne !
Une accusation se pose-t-elle sur le chacal ?
Aussitôt ils la transposent sur le coq :
Une raison de plus pour le manger,
Lui qui crie déjà trop fort !
Si de plus arrivaient des invités,
Son cas serait tranché en une nuit...

Traduction en occitan :

Norbert Sabatié et André Calvet

Tu que siás clarvesent
Tu que te sabèm plan clarvesent
Diga me doncas la rason que fa
Causir lo vèrm de se lotjar dins la figa.
D'aspècte, demòra polida, vermelhada
Mès quora m'avisi de la dobrir

Al dedins, tota poidida la tròbi.
Diga me doncas, te'n pregi,
Que quicòm mai se demargue,
De pertot venan testimònis
Per descargar aquel dont cadun sap los crimis
Pertan de cobrir de vergonha
Aquel que lo sol crimi es de se calar !

Baste de versificar,
Un imatge me sufirà. Mès diga me,
Cossí dins lo niuc que se bastís la tortora
Fins finala se voluda lo chòt !
Mès se Mohand aviá plan dich :
« Aquò's de la fisança que la tremor naís » ?
Consi doncas se far, diga me,
Que cap vegèsson fortuna se levar
Sens jamai aver mascanhat mai qu'aquò,
Mentre que sens aver res fach de maissant,
La tartuga per totjorn se tròba subrecargada
E qu'aquel òrdi que lo buòu laura
Acaba per l'ase de far son festin !

Qu'un acusament tombèsse sul chacal,
Tanlèu lo fan portar sul gal
Rason de mai per lo manjar,
El que crida tan fòrt ja !
Se'n mai d'aquò arribavan de convidats,
Son cas en una nuèch seriá trencat...

Au cimetière de Moissac, au centre de la photo
un frère de Slimane et sa fille



7) Si Mohand Saint ou Martyr ?

ou de la poésie comme chronique
de la vie des hommes

Algérie Actualité 11 avril 1995

(Si Mohand est une référence de Slimane d'où la reprise
partielle de ce texte)

« Si les mots n'étaient que ce qu'ils veulent dire, ce serait la fin de toute littérature, en particulier la fin des littératures orales dans lesquelles les termes ont un rapport charnel (ou magique) avec ce qu'ils évoquent, plus qu'ils ne désignent ».

Quoi de plus légitime que de commencer ce modeste regard sur le grand Si Mohand par des extraits de Mouloud Mammeri ? Ceci dit, le devoir de sauvegarde ayant été accompli, quoi de plus légitime aussi que de vouloir aujourd'hui, s'interroger différemment ? A la lumière des préoccupations et soucis... d'aujourd'hui : car c'est à traduire le plus fidèlement possible la douleur issue de la débâcle de 1871(3), que Si Mohand gagne à être le poète national qu'il est. Incontestablement. Ses déboires féminins n'étaient que prétextes à exhibition pour intellectuel en mal de « cercle de minuit », ou autres.

[...] Comment lire aujourd'hui à la lumière de Boulifa, Feraoun et Mammeri l'œuvre d'un homme non seulement toute d'oralité, mais pratiquement dépourvue des repères, biographiques indispensables pour pareille initiative, sinon qu'en inscrivant et l'œuvre et l'homme (c'est-à-dire la même chose) dans quelques-uns voire dans l'événement majeur survenu de son temps ? Dans le cas de Si Mohand ce sera 1871. Comme rendu à lui-même par le véritable chaos qui s'abattit sur les têtes des Kabyles à cette date - il en oubliera l'homme de l'écrit tout taleb qu'il fut -, Si Mohand, désorienté et désemparé comme nombre d'autres, passera (par la grâce d'un ange) le restant de son existence rivé à sa langue maternelle comme au plus sûr rempart à l'entreprise de déculturation (il l'avait instantanément compris) qui avait déjà été lancée par le colonialisme triomphant. Et à Dieu. Avec lequel il aura eu d'épiques et non moins célèbres joutes, tant sa soif de vérité et de justice sur sa tenue contredisait en permanence ses millénaristes appels à ce « zik » (jadis) où Tamurt - croit-on toujours - était beau et paisible comme l'eau tranquille des ruisseaux. Bien beau mythe, dirait-on aujourd'hui, puisque seul l'historique repli des Kabyles sur les hautes montagnes aura

3 Défaite des Kabyles face aux armées françaises qui poursuivent la colonisation.

permis de « charger » Tamurt – parfois - souvent ? - de l'idée même que l'on se fait de Dieu. Mais les choses étant ce quelles sont et l'homme ce qu'il est, l'on ne peut faire autrement que donner à ces antiques traversées vers les cimes des montagnes, le sens même d'un serment et d'une inébranlable foi [...].

En ce sens nous ne désavouons pas ces quelques lignes tirées du premier numéro de la revue *Awal* : « *L'histoire officielle de la Berbérie est pour l'essentiel celle des dominations étrangères qui s'y sont succédées. De même que nous ne désavouons pas S. Freud : « L'histoire des hommes est l'histoire de leur propre oppression ».*

Si MOHAND LE CHRONIQUEUR

C'est pourquoi, Si Mohand ne fut pas plus Baudelairien ou Rimbaldien ou je ne sais quelles autres fadaïses pour mémoires et yeux extravertis, mais bel et bien - à son corps défendant ? - il fut l'un des plus riches chroniqueurs de cette dramatique phase de notre passé. Et bien sûr, tout travail sérieux visant à nous réapproprier notre histoire incitera inéluctablement à se demander « *combien de Si Mohand pour combien de 1871 ?* »

L'histoire de l'Algérie étant, et pour longtemps sans doute, totalement muette à ce sujet, l'on se demandera si Tamurt, doublement concept et symbole, n'est pas - et pour lui et pour nous - ... l'unique objet de son - notre - ressentiment. Mais ici, d'abord à la lumière de nos propres préoccupations. Déjà dans « *Ce que parler veut dire* », Pierre Bourdieu prévenait « *qu'il n'y a pas de science du discours par lui-même et pour lui-même* ».

Et tout ceci, même si dans les Isefra de Si Mohand, Mammeri avertissait que « *...la coupure de 1871, quels qu'en eussent été les effets, ne pouvait pas rendre raison de la profondeur et de la permanence du divorce vécu par Si Mohand entre une partie de lui-même et l'autre* ». Pour nous, la permanence de ce divorce ne peut être qu'entre le zik (jadis) et tura (maintenant) de Tamurt précisément. Et bien sûr que Si Mohand livra, sa vie durant, un autre combat contre ce qu'il appelait son rang (sa volonté, son pouvoir de division réfléchi) et son ul (l'autre, Dyonisos... le cœur en berbère de Kabylie), mais nous maintenons qu'il nous est aujourd'hui bien plus bénéfique de poser cette équation ray-ul-l'fahem (raison) comme procédant du divorce entre zik et tura de Tamurt. Serait-ce un raccourci que de répondre à l'interrogation : « *pourquoi tous les jardins de Mohand sont-ils ravagés ?* » de Mammeri, par « *parce que Tamurt est ravagé !* » ?...

LA GESTE DE SI MOHAND

Mammeri toujours : « *Pendant les longs siècles qui ont précédé l'entrée des troupes du général Randon dans le massif kabyle en 1857, « Tamurt », c'était surtout le lieu préservé où l'on*

pouvait échapper aux servitudes du plat pays... C'est Adrar l-laaz (la montagne de la dignité). Adrar n-nif (la montagne de l'honneur)... Quand les Français entreprennent, en 1857, d'y pénétrer, ce qui suscite la stupeur indignée du poète, c'est qu'ils aient pu seulement en concevoir le projet. Le mythe de l'inviolabilité aura bel et bien volé en éclats à deux reprises ; lors de deux défaites décisives : celle de 1857 et celle de 1871 ».

Mammeri encore : « *Plus qu'un épisode, ce fut une ontologique mutation* ». Sans commentaire. Pour avoir cessé de protéger et de rassurer ceux qui avaient l'assurance et la certitude de sa présence sécurisante, Tamurt cesse un instant d'avoir un sens. N'est-ce pas cette rupture de sens qu'à travers ses vers déchirés et déchirants, Si Mohand tente de cerner pour mieux - poète, il l'est ! - raccorder ce qu'il en reste à la marche du temps et redonner au symbole - sens, toute sa vigueur, à défaut de sacralité ? Il se peut que l'on puisse voir là - et pour reprendre une expression à la mode - une tentative de politisation d'un conflit culturel, mais cela ne change rien au problème : il est fondamentalement impossible de s'intéresser à la poésie de Si Mohand - de la revendiquer comme patrimoine national - sans se préoccuper, du même coup, du sort de la langue qui la supporte, l'exprime et la moule. C'est pourquoi l'épisode de l'ange, loin de tout exotisme folklorisme devrait aujourd'hui être interprété comme le geste décisif (à la limite du magique) d'une âme désesparée qui, terrorisée à l'idée d'être à jamais perdue, se raccroche à ce qui compte le plus pour elle : la langue qui l'a vu naître, qui l'a connu et l'a porté.

[...] « *Le thème de la mort d'une culture peut paraître objet de dissertation académique... Je n'ai pas pu éviter, les années passant, de me sentir impliqué dans un phénomène que j'avais cru un moment pouvoir disséquer en observateur étranger* ». Mouloud Mammeri dans un article sur le Gourara.

Et d'ajouter « *quand par hasard un de ceux qui sont l'objet du phénomène d'acculturation est en mesure d'en parler, c'est qu'il a déjà passé la barre. Quand un Indien peut décrire l'acculturation de sa tribu et la contester énergiquement c'est qu'avec lui, le projet d'acculturation est achevé : c'est au moment de mourir que le cygne chante* ». L'indispensable parcours n'est donc pas une invitation à balade pour regard provisoire et extérieur, mais bel et bien une véritable exploration de quelque chose dont la finalité n'est autre que la récupération de soi avec toutes les exigences auxquelles cela engage. Ici, la chronique (le chroniqueur) en ce qu'elle éclaire de jalons de soi-même, acquiert son véritable sens : celui de l'outil utile et collectif Et qu'elle fut portée par la poésie, n'est qu'une des insolites richesses de l'oralité.

L'HOMME LUI-MEME

Mohand u M'hand Aït Hmadouch est né vers 1845 à Icherouien, un des hameaux qui composent Tizi Rached, village de la tribu des Ath-Irathen à 20 km de Tizi-Ouzou. Sa date de naissance rappelle une période particulière-ment trouble et troublante de l'histoire de l'Algérie. De la Kabylie surtout. A sa naissance, les troupes françaises installées en maître sur toute l'Algérie du Nord, n'ont pas encore pris possession du massif kabyle. D'où le souvenir vivace et indélébile d'un Tamurt pas encore souillé. Ce n'est qu'en 1857 que le général Randon entreprend de réduire le Djurdjura.

La défaite consommée, Randon exproprie les habitants, fait raser le village et entreprend la construction d'un fort, d'où il pourrait surveiller tout le pays : c'est Fort Napoléon, qui deviendra Fort-National, aujourd'hui Larbaâ Nath Irathen. Les Aït Hmadouch allèrent s'installer dans un village aujourd'hui disparu, Akbou. Très jeune, le poète a connu des moments douloureux. A Sidi Khelifa (Akbou), la famille vit dans l'aisance. Elle possède des terres. C'est à l'école coranique ouverte par son oncle qu'il acquiert les premiers rudiments, avant d'aller les parfaire à la Zaouia de Sidi Abderrahmane des Illoulen, tout près d'Azazga. 1857 paraît effacée et tout semble rentrer dans l'ordre. D'une famille aisée, frottée de science, l'avenir s'annonce sous de bons auspices. 1871 éclate. La répression est très dure. Les troupes coloniales s'installent. En même temps que la délation. Accusée d'avoir pris part à l'insurrection, la famille Aït Hmadouch est durement frappée. Le père du poète est exécuté à Fort-National, son oncle Cheikh Arezki est déporté en Nouvelle-Calédonie. Tous les biens sont séquestrés. La famille se disperse.

Après s'être libéré du mariage et des autres, Si Mohand commence désormais une vie errante qui lui fait parcourir Alger jusqu'à Tunis en passant par Bône, un pays plus vaste. Il revient souvent à Bône [actuellement Annaba] où nombre d'hommes du « pays » travaillent dans les mines et les fermes.

Y vivant de petits métiers, le poète écrivait des lettres en arabe pour des ouvriers qui le payaient en argent ou de quelque verre. Quelquefois, pour ses nombreux amis bônois, il arrivait que les vers coulent en arabe. Trente années vont s'écouler entre le début de l'errance et sa mort survenue en 1906. Trente années vécues sous le colonialisme triomphant et expansionniste à souhait. Désormais installé dans le clan des vaincus, Si Mohand ne peut que constater que l'ordre dans lequel il a vécu est mort. Ecartelé, il s'installe dans l'écartèlement. Les vers fusent. Révolte, mépris, indignation, dans les pires moments l'éternel recours à zik (jadis), « du temps où le monde était monde », dit-on en kabyle. Sa renommée a grandi et on lui pardonne aisément ses vices : son génie peut tout effacer. Sur le tard (« Le

départ est proche, je crois ? »), sa visite au Saint vénéré de tout le pays kabyle, Cheikh Mohand u l'Hocine fut un exemple du genre : le grand pêcheur se présentant devant le grand saint. C'est là qu'il saura l'endroit exact où il sera enterré loin de la terre qui l'a vu naître : Askif N-ettmana, le portique de la sauvegarde, lieu saint du village des marabouts de Michelet (Ain El Hammam), les Sidi Said.

Que Si Mohand, depuis l'épisode de l'ange jusqu'à sa prescience de Askif N-ettmana, ait passé toute une partie - et non des moindres - de sa vie entièrement marquée par le destin sauvage qui l'a frappé, n'est qu'une «réponse» dont les fondements mêmes sont censés échapper - et échappent - à l'ordre nouveau installé.

Si Mohand est élu poète. Son «élection» ne peut qu'être le fait d'une réalité qui échappe... à la réalité devenue elle-même. Et le poète fut, souvent, à deux doigts de la sainteté.

Car «la tragédie n'est pas *l'exception d'un destin ou d'une génération, elle est la règle.* » Car il n'y a pas seulement l'antinomie d'un siècle qui a pris plaisir à renverser les rôles et brouiller les valeurs. Il n'y a pas seulement l'antinomie particulière de Mohand, condamné pour on ne sait quelle faute au calvaire d'une action perverse démentant une volonté droite. Le scandale est universel. Le monde tout entier est absurde, «*et de cet universel naufrage, quelque chose surnagera-t-il ?* » »

Zik, tura, jadis, maintenant, (biladj, taddart, le bien, le mal, le vrai, le faux...). Tout le drame écartelé de toute une population dont finalement, et à notre avantage, la poésie de Si Mohand aura constitué - constitue - autant de jalons d'une véritable chronique des années de feu.

Si Mohand est à nous. Cela est indéniable. Mais nous, aujourd'hui pratiquement sans visage et sans loi, sommes-nous à lui ? Saura-t-on se reconnaître en lui ?

Amestan Malik BELLIL

8) L'hommage au cimetière de Moissac

(Pour boucler la boucle, le compte-rendu de la deuxième journée d'hommage à Slimane à Moissac en 2008)

« *Dans mon rêve j'ai vu les morts
Et les ai trouvés vivants
Je les questionnai sur leur sort
Et compris toute leur colère
Ils pleuraient les vivants
Qui aux yeux des gens sont morts* »
Slimane Azem

La journée du dimanche 2 novembre 2008 s'est déroulée en deux temps. Un premier temps autour de la tombe du chanteur au cimetière de la ville et un deuxième temps dans un jardin à côté de la voie ferrée où une œuvre artistique a été dévoilée ainsi que la plaque portant le nom de Slimane Azem.

Etrange : en ce jour de la fête des morts propre à la religion catholique, à Moissac, c'est la tombe d'un homme qui faisait référence au Coran ou aux saints de son village qui rassemble le plus de monde autour de sa tombe. Pourquoi ? Parce que le Slimane Azem vivant a su écouter les morts, comme des vivants d'aujourd'hui pensent à lui, étant mort. Le respect des aïeux était une des pierres angulaires de sa poésie et la strophe qui introduit cet article s'adresse aux jeunes qui, en méprisant les anciens, sont aux yeux des gens déjà morts.

Comme pour la religion, le respect ne signifie pas chez Slimane la simple soumission. En tant que chanteur, il saura être à la fois de son temps, des temps passés et de ceux du futur. Honorer les morts ce n'est pas les répéter, ce n'est pas davantage les oublier.

Le soir la dimension festive d'**Origines Contrôlées**, alliée avec l'art plus paisible d'**Idir** a permis à chacun de se sentir dans la fête.

Le lendemain, la foule des 300 personnes présentes au cimetière, témoignait par sa diversité, tout comme le concert de la veille, que la mémoire de Slimane reste vivante. Le frère de Slimane eut juste une parole pour les morts qui sont vivants, éternellement.

La foule s'est ensuite déplacée en ville pour plus de discours mais toujours autant d'émotions, appuyées par des chants berbères chantés par une partie de l'assistance.

Le maire, Jean-Paul Nunzi, rappela la bonté, la générosité propre à l'artiste Slimane, il rappela les traits de son visage faits à la fois de douceur et de douleur. En rendant hommage en ce lieu – un hommage inespéré pour certains – il rappela **Candide** et son jardin. Après tant de souffrances il reste à cultiver son jardin non comme le lieu d'un repli mais au contraire comme le lieu d'espoir, espoir de futures récoltes toujours possibles. Le frère de Slimane et sa fille Malika apporteront aussi leur lot d'émotions à cette cérémonie qu'une fine pluie ne pouvait ternir. Quelques vers du poète ont résonné comme celui qui, à présent, se trouve sur l'œuvre définitive présente sur la place et qu'il vous reste à découvrir.

Un passage d'une chanson de Slimane sera lu en amazigh, en occitan et en français. André Calvet, occitaniste bien connu qui, dans un dictionnaire des noms de rues de Moissac, avait manifesté, voici un an, avec son ami René Pautal, le souhait de voir le nom de Slimane sur les murs de la ville, apporta cette touche à la cérémonie. Auteur de la traduction en occitan (avec Norbert Sabatié), il permit concrètement ce croisement des langues avant que ne reprennent les multiples discussions, les multiples retrouvailles d'une famille en devenir, celles des peuples construisant leurs destins.

Personnes citées dans l'ordre
de leur apparition dans le texte:

Youssef Nacib, Rachid Mérabet, Aït Menguellet, Idir, Matoub Lounès, Mouss et Akim, La Fontaine, Si Mohand, Alan Stivel, Salah Amokrane, Naïma Yahy, Abdelkader Bendameche, Rabah Mezouane, Ben Bella, Jean-Paul Nunzi, Malika, Gilles Vigneault.

Sur la photo, au cours des débats à Moissac, Malika la nièce de Slimane tient le micro, à sa droite Salah Amokrane pilier de l'initiative et à sa gauche Naïma Yahy.

